

L'ILLUSTRATION

Prix du Numéro : 75 Centimes.

SAMEDI 7 MARS 1908

66^e Année. — N^o 3393.



LA GUERRE AU MAROC

En haut, évacuation des blessés vers l'ambulance pendant le combat du 18. — En bas, un sergent et deux légionnaires de la colonne Brulard, tués pendant le combat, sont transportés sur un caisson d'artillerie ; à l'arrière-plan, un douar incendié. — *Phot. du Tallis.*

COURRIER DE PARIS



Il faisait triste, il faisait noir, il faisait froid et l'exécrable vent du nord vous entraînait jusque sous la chemise au coin de chaque rue. Soudain, une irrésistible envie de courir chez Ludovic — mon ami le Fureteur, vous vous rappelez ? — pour voir de jolies et émouvantes choses du temps passé, m'assaillit. En prenant à grands pas la direction de son domicile, je tremblais déjà de ne pas le rencontrer. C'était si rare qu'on le trouvât ! Aussi, dès que le valet, long, fin, distingué, qui avait une figure d'ancien régime et de personnage de Moreau, m'eût avisé dans un demi-sourire de connivence « que monsieur était chez lui, et seul », j'éprouvai un délicieux apaisement.

Les jambes croisées en confiance sous les plis nombreux d'une robe de chambre Louis XV de soie gros vert à ramages de grandes fleurs blanches et violettes, la babouche chinoise de cuir « vieux vin » pendante au bout du pied droit qu'elle coiffait en éteignoir, s'écartant du talon, tel en un mot que s'il allait se faire peindre par Leprince, mon ami lisait au coin d'un amour de feu qui dansait avec un très heureux choix de flammes frivoles, Louis XV elles aussi et du plus pur style. Et Papillote, sa petite chienne aux poils doux et frisés comme des cheveux de nuque, dormait à terre, à même le marbre chaud, son nez de rien couleur de mûre posé tout contre les chenêts où, par-dessus les bûches, un barger et une bargère d'or moulu, assis de côté, s'envoyaient des baisers de torticolis. Je fis d'abord à Ludovic de rudes compliments sur sa tenue d'intérieur.

— Que veux-tu ! Je n'ignore pas que l'on peut se moquer. Tant pis ! J'aime ces étoffes. A toutes les houpelandes qui sentent l'hôpital, à toutes les flanelles anglaises, à tous les pyjamas d'opérette à brandebourgs, je préférerai, pour m'y envelopper, une voluptueuse et puissante dauphine ou un brocart qui fut, il y a cent trente ans, la robe bien partagée d'une femme, jeune et belle peut-être... et de laquelle il m'est permis de tout supposer, puisque je n'en connais rien. Autant que cela m'est possible, il me plaît que mon vêtement même ait un passé, cache et livre un souvenir. Si j'en avais licence, je voudrais que chaque pièce de mon costume eût son histoire. Il me ravirait d'être, de la tête aux pieds, habillé de choses mortes que mon contact et mon ardeur ranimeraient. Ainsi vêtu, les portes closes, au milieu de mes collections, je trempe à mon aise dans le cher Autrefois.

— Tu lisais, lui dis-je, quand je suis entré ?

— Un livre terrifiant, *Trucs et Truqueurs*, de Paul Eudel. Et pourtant il ne me terrifie pas. Je me raidis. Si l'on avait le malheur de se laisser influencer par ces révélations, on perdrait la foi, le flair, on douterait de tout et il n'y aurait plus moyen d'acheter un bois de fauteuil. Non. Il existe encore des objets anciens... (je hochais la tête) ...il y en a, d'une authenticité indiscutable, ne serait-ce d'abord que chez deux personnes.

— Lesquelles ?

— Paul Eudel. Allez donc lui insinuer que toutes les belles argenteries qu'il avait réunies étaient fausses et que ce qu'il a encore chez lui est truqué, vous verrez comme vous serez reçu ?

— Et qui est la seconde personne ?

— Moi.

— Tu crois que tu n'as pas un objet faux ?

Il devint grave, d'une gravité perplexe et au fond un peu hésitante.

— Je veux le croire, me répondit-il.

Et tout de suite il ajouta :

— Je le crois.

— D'où te vient cette superbe ? Nul n'est infallible.

— Sans doute. Mais on peut réduire et presque supprimer les chances d'erreur. Il n'est besoin, pour cela, que de dédaigner la pièce de premier ordre et de ne convoiter que l'objet bourgeois, charmant, soigné, parfait de travail et de condition, la chose honnête, simple et nue qu'on ne se donnerait pas la peine d'imiter, parce qu'elle ne le mérite point.

— On imite tout. J'ai lu dernièrement que l'on fabriquait de faux papillons et de faux insectes.

— Je ne dis pas non. Mais certaines choses sont si difficiles pour ne pas dire impossibles à reproduire, que l'amateur a encore pour longtemps la joie de les accueillir sans méfiance. On n'imita pas une reliure ancienne, un livre en veau truité à tranches rouges, ni un éventail en papier, ni une étoffe.

— Allons donc ! J'ai admiré des soies...

— Tu as pu t'y tromper, parce que tu n'as pas l'œil et l'instinct. On n'imita pas les vieux papiers, les vieux imprimés. On le pourrait, mais cela reviendrait si cher que jamais les faussaires ne s'en soucieront, à moins que ce ne soit pour produire des pièces folles et dont la trop grande rareté même éveillerait les soupçons de l'amateur intelligent. Règle générale : se garder de la chose splendide, du bureau de Marie-Antoinette et de l'épée de Charles-Quint. Plus c'est rare, étourdissant et plus ça paraît vrai, plus c'est faux et sorti des mains d'un monsieur redoutable qui a employé des années de sa vie à combiner le vol. Et j'ajoute que c'est souvent en ne cherchant que le bibelot que l'on trouve l'oiseau phénix et la merveille à cinq pattes.

— Mettons que tu as raison. Je ne suis pas venu pour discuter, mais pour que tu me fasses voir ton « nouveau », si tu en as ?

— Il y en a toujours, fit-il avec une orgueilleuse modestie. Que veux-tu qu'on te serve ?

— Tu m'as parlé de papiers.

— Oui ? Eh bien, là, sur la commode, prends ce grand portefeuille noir

— Je ne le connaissais pas.

— Ni moi, avant lundi dernier. C'est celui du baron de l'Aulne.

— ???

— Pardon, je voulais dire de Turgot. Observe comme tout se tient ? Ce portefeuille me trace aussitôt le portrait du célèbre économiste et me l'explique sans effort. Si je regarde, en effet, le maroquin de couleur sombre, sans richesse de fers ni de dorures, orné d'une courte dentelle sur les bords, avec ses seules armes au centre des plats, il me revient que le futur ministre ne fut jamais un espion, qu'il s'était d'abord destiné à l'état ecclésiastique et que, nommé prier de la Sorbonne en 1750, il y prononça un solide discours sur les progrès du genre humain. Je ne m'étonne plus alors de la sévérité, si j'osais, je dirais de la pénitence de cette reliure aux airs de paroissien, et elle me ravit parce que je suis dans le secret. Je me raconte aussi que ce portefeuille a peut-être tenu dans ses poches tout le plan d'organisation du service des premières diligences, des *Turgotines*, et, quand je songe alors à l'auto, je m'amuse tout seul un bon moment. Il me faut si peu de chose pour être heureux ?

— Où l'as-tu trouvé ? lui demandai-je.

— Par terre. En un endroit.

— A Paris ?

— Paris.

Ludovic ne dit jamais où il trouve. Il est inutile d'insister. Vous feriez plutôt jaser une pierre.

Cependant je m'étais emparé de l'objet et je

le caressais, du bout des doigts. Mon ami m'approuva.

— N'est-ce pas ? Il est doux ! Sais-tu pourquoi ?

— Non.

— C'est à force de passer ma main dessus en appuyant avec l'intérieur et le gras de la paume, d'une certaine façon. Cela ne peut s'apprendre, il faut l'avoir en soi. Ouvre et retire les papiers qui sont dedans. C'est ma moisson de la semaine.

Je lui obéis. Le premier feuillet, un vieil imprimé, portait ce titre : *Voiture nomade*.

— Avant de faire un seul tour de roue, s'écria le Fureteur, je veux t'informer que, dix minutes après avoir découvert le portefeuille de l'inventeur des *Turgotines*, je trouvais sur les quais, dans une boîte, ce petit prospectus ravissant... Voilà de ces coïncidences qui, au cours de la chasse au bibelot, vous font, sans le moindre mérite, croire indubitablement à l'existence d'un Dieu bon auquel, comme l'a certifié Bossuet rien n'est impossible. Va, maintenant.

Je lus :

VOITURE NOMADE
Dite MAISON ROULANTE

Ou nouvelle manière de voyager et d'être toujours chez soi.

De l'invention de M. FRANCONI père.

« Messieurs,

» M. FRANCONI père a l'honneur de vous prévenir que sa VOITURE NOMADE, qui vient de faire son second voyage, va, de nouveau, être offerte à la curiosité publique, dans l'emplacement qui tient au *Cirque Olympique*, au coin de la rue Montabor. On entrera par celle Castiglione.

» Ladite voiture sera visible tous les jours, depuis 9 heures du matin jusqu'à 8 du soir. Cette invention, dont les journaux ont déjà fait beaucoup d'éloges, est une petite maison ambulante qui rappelle l'idée des chariots des peuples nomades. Elle a été faite dans l'intention d'y réunir tout ce qui peut être nécessaire à une famille en voyage. La construction en est agréable et simple ; elle se compose d'une chaise portée sur un train ordinaire ; la caisse, qui contient tout ce que la voiture a de remarquable, est dans les proportions de 15 pieds de long sur 7 1/2 de large et 6 de haut ; elle est suspendue à 3 pieds de terre. Une cloison partage l'intérieur en deux pièces dont une sert d'antichambre, de cuisine ou de salon, et l'autre de chambre à coucher. Le dessous et l'encadrement du lit, qui est assez élégant pour voyager et assez grand pour deux personnes, contiennent les hardes, le linge et les ustensiles. Le dessous des chaises est mis à profit pour renfermer les provisions. Une cheminée-poêle donne une chaleur favorable en hiver et sert à la préparation des mets. Table pour douze personnes. Un lit de domestique est placé dans un panier soutenu entre les brancards du train. Quatre chevaux suffisent pour traîner la voiture en poste. On observe que, malgré que l'inventeur de cette voiture était privé de la vue, lors de sa construction, il en a seul dirigé les travaux. »

— Eh bien ? me demanda Ludovic, n'aurais-tu pas eu plaisir à faire ton voyage de noces dans cette bonne et naïve maison roulante ? Mais je te recommande les dernières lignes dont la candeur va te bouleverser.

Il me prit le papier des mains et lut à son tour à haute voix : « Il se trouve réunis dans cette voiture un *Cerf* et une *Biche du Nord*, de la plus rare beauté ; de même qu'un *Merle blanc* vivant. Ces animaux sont de tous les voyages que fait cette voiture et servent de récréation aux voyageurs. »

Mon ami ne se tenait pas de joie et de sympathie ! Il en débordait.

— Oh ! le suave papier ! Qu'il me peint son époque avec franchise ! Te représentes-tu ce temps tout proche et déjà dans la nuit des âges, ce temps de nos chers grands-parents, où les voyageurs, ébaubis du chariot nomade de M. Francini, étaient tout glorieux d'aller jusqu'en Angoumois avec la biche du Nord et le merle blanc et le domestique reposant dans son panier entre les brancards ? Époque sainte, patriarcale, attendrissante, bénie ! T'imagines-tu leur effroi si on leur avait prophétisé, aux pauvres, que, moins d'un siècle plus tard, le chariot nomade, sans chevaux, ni merle, ni biche, ferait 2 kilomètres à la seconde.

Jamais ils n'auraient voulu y croire ! Et Turgot ? Qu'en penserait-il, « des progrès du genre humain » ?

Je n'écoutais pas Ludovic. Je parcourais un autre papier, le programme d'un propriétaire de ménagerie au dix-huitième siècle où, sous l'écusson de France aux trois fleurs de lis, il était tracé : « Par permission, vous êtes avertis qu'il est arrivé en cette ville un Vénitien... »

Et puis un autre, par lequel le sieur Séraphin, artiste breveté du roi, toujours pénétré de la plus respectueuse reconnaissance envers le public indulgent, prenait la liberté de lui annoncer qu'il donnait tous les jours une représentation à 6 heures au Palais-Royal, numéro 127, et que le

sieur Mozin l'aîné continuait de toucher le clavecin...

Et puis... Mais le Fureteur intervint :

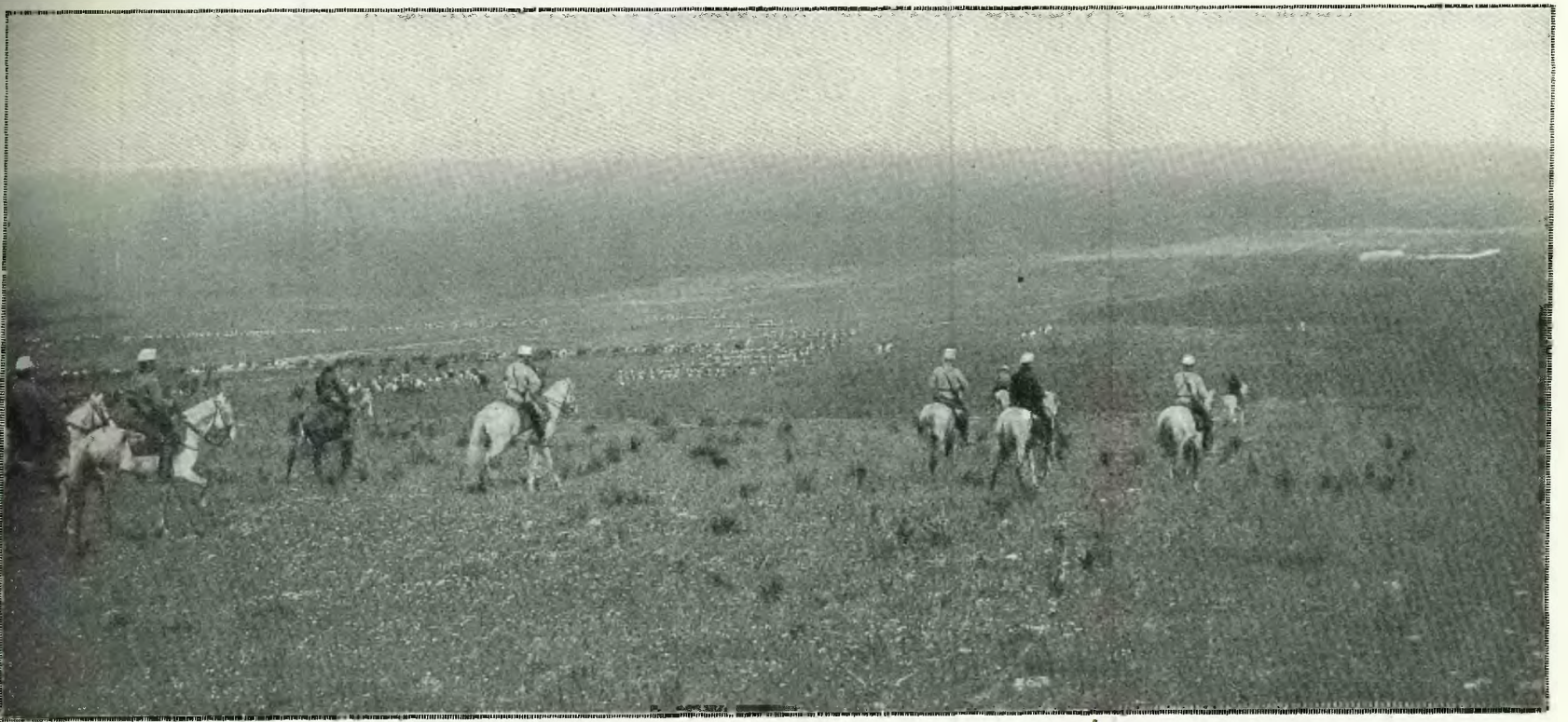
— Non. C'est assez. Si tu épuises tout aujourd'hui, tu ne reviendras plus me voir.

Je lui promis pour bientôt ma visite, et, comme je mettais mon manteau dans l'antichambre, il me régala d'un petit air aigret, vieillot et poussièreux, qu'il fit sournement partir des flancs d'une boîte à musique, une serinette en vernis Martin lilas qu'il tenait avec précaution, un peu haut entre ses dix doigts écartés, comme une cage où ressusciteraient tout à coup des canaris d'Hollande de 1770.

HENRI LAVEDAN.

(Reproduction et traduction réservées.)

LES ÉVÉNEMENTS MILITAIRES AU MAROC



La journée du 18 février dans la plaine de Sidi-Daoud (Abd-el-Kerim) : la colonne d'Amade prenant sa formation de combat.

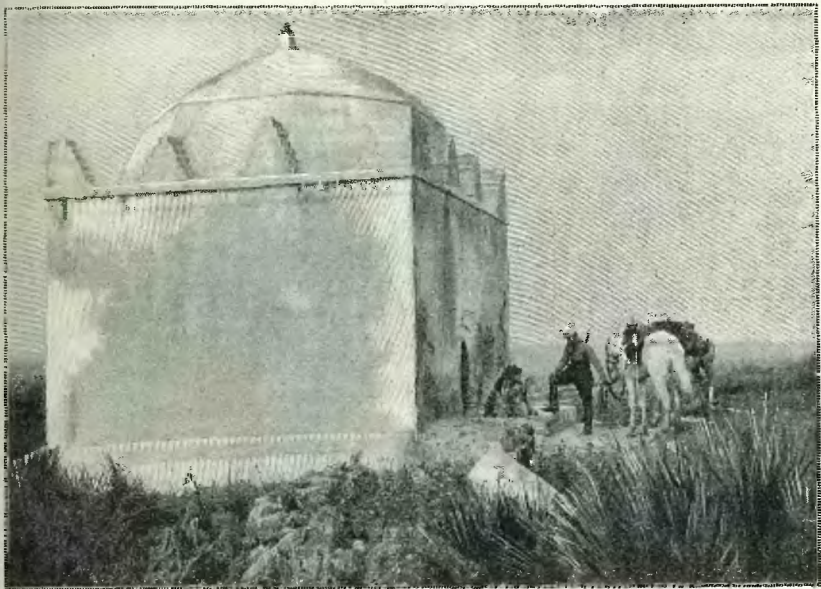
Phot. du Taillis.

A la suite des opérations dirigées les 16, 17, 18 février par le général d'Amade, on eut l'impression très nette, aussi bien au sein du gouvernement que dans le pays, que nos troupes, au Maroc, étaient soumises à des efforts qui mettaient leur endurance, sinon leur courage, à une épreuve vraiment trop rude. La troupe du lieutenant-colonel Taupin, dans l'affaire de Bou-Rebat, était manifestement faible

et de composition défectueuse, et l'on a eu, dans ce cas, une preuve certaine des inconvénients que présentent les colonnes réduites. Une nouvelle marche entreprise, après une huitaine de repos à Casablanca, par le général d'Amade contre les mêmes Mdakra, n'a fait que préciser cette impression. Encore que cette opération ait eu un plein succès, elle a été la plus meurtrière de toutes celles où nos

troupes ont été engagées depuis le commencement des hostilités. Elle nous a coûté 13 morts et 40 blessés.

Le gouvernement, nous l'indiquions la semaine dernière, n'avait pas attendu ce nouvel incident pour se préoccuper des mesures à prendre. Le général Lyautey, commandant de la subdivision d'Oran, avait été mandé à Paris depuis quelques jours. Il y est arrivé le 29 février. Plusieurs conférences ont eu



Le marabout de Sidi-Daoud, où une vieille femme s'était réfugiée pendant le combat du 18.



Femmes trouvées dans un douar des Mdakra dont les hommes se sont enfuis.

Instantanés du capitaine Paul Azan.



En campagne : le déjeuner du général d'Amade et de son état-major, dans la plaine de Sidi-Aïssa (19 février).

lieu entre le président du Conseil, les ministres de la Guerre et des Affaires étrangères, M. Regnault et cet « Africain » expérimenté, et qui ont porté aussi bien sur la situation à la frontière algérienne que sur les événements du Maroc. Et, mercredi, il était décidé, en conseil des ministres, que le général Lyautey et M. Regnault seraient envoyés en mission à Casablanca et à Oujda pour y étudier les questions d'organisation de police.

Le général d'Amade reste seul chargé de la conduite des opérations militaires. Mais le corps expéditionnaire sous ses ordres va être renforcé de deux bataillons de tirailleurs soudanais, soit 1.200 hommes; de trois bataillons à 800 hommes, pris deux en Tunisie et un à Constantine, soit 2.400 hommes; d'un escadron de cavalerie, d'une section de mitrail-

leuses sur roues et d'une batterie d'artillerie. En tout, 4.000 hommes environ, ce qui va porter à 13.000 hommes les effectifs dont disposera le commandant en chef. Ainsi les colonnes pourront alternativement se reposer sans que, pour cela, l'exécution du plan formé par le général d'Amade subisse de temps d'arrêt.

En somme, comme le télégraphiait il y a quelques jours au *Temps* notre collaborateur M. Réginald Kann, « c'est une guerre sur une petite échelle, sans doute, mais c'est une guerre ». Il faut que le public s'accoutume à cette idée et envisage les événements de sang-froid.

La tactique du général d'Amade a reçu l'approbation absolue du général Lyautey. Elle ne peut manquer de donner les résultats qu'on en attend et d'aboutir à la pacification du pays, à présent qu'on s'est décidé à envoyer là-bas les forces nécessaires.

**

Les photographies qui nous sont parvenues cette semaine sont relatives à l'action des troupes réunies sous le commandement du général d'Amade au cours des journées des 16, 17, 18 et 19 février. Elles en précisent la physionomie.

Le général d'Amade, en somme, compte impressionner les tribus soulevées contre nous et les amener à [composition en brûlant leurs douars. Pendant le combat même livré le 18 dans la plaine qui entoure le marabout de Sidi-Daoud, alors que les troupes, formées en carré, soutenaient le choc des guerriers marocains, en arrière, on mettait le feu à leurs tentes. On a continué cette œuvre de destruction tandis qu'on se retirait en emmenant les morts ballottés aux cahots de caissons d'artillerie, et les blessés recueillis par des arabes d'ambulance.

Parfois, ces douars étaient défendus par quelques tirailleurs. Le plus souvent, des femmes, seulement, y étaient restées, qui redoutaient pour leur vie et suppliaient. Dans ce dernier cas, les tentes étaient épargnées, et l'on rassurait un peu les pauvres créatures apeurées. Seuls les douars hostiles étaient anéantis.

**

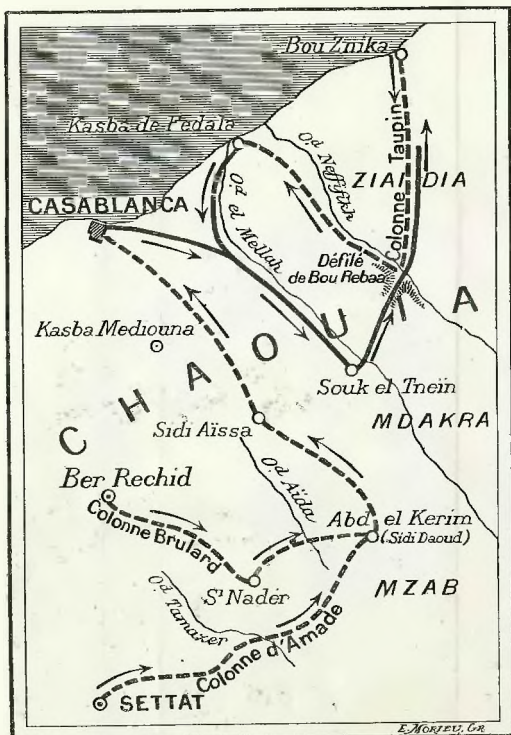
On a signalé, à maintes reprises, les services précieux que rend, depuis le commencement de notre intervention au Maroc, la télégraphie sans fil. Grâce

au poste de la tour Eiffel, qui communique directement, comme nous l'expliquons plus loin (page 163), avec le navire amiral *Kléber*, les bâtiments demeurent en rapports constants avec Paris. Des postes installés à terre, à Casablanca d'abord, puis à chacun des points stratégiques importants successivement occupés par nous, étendent aux troupes en campagne le bénéfice de ces communications ininterrompues. Ainsi, nous pouvons avoir presque au jour le jour, du moins dès que les colonnes ont regagné leurs cantonnements, le compte rendu des opérations que, sans cela, il faudrait attendre plusieurs jours.



Le poste de télégraphie sans fil de Ber-Rechid.

Phot. Hubert Jacques.



Nos opérations au Maroc.

(Le trait interrompu indique la marche des colonnes du 16 au 19 février; le trait plein, la marche entreprise du 27 au 29, jusqu'à Souk-el-Tnein, où eut lieu un sanglant combat.)



L'incendie d'un douar des Mdakra.



Mise à sac d'une ferme, près du col conduisant à Settât.

(Lors de la première occupation, les habitants, après avoir arboré le drapeau blanc, avaient tiré sur nos troupes. — Les tirailleurs algériens prennent le bois des portes pour leur feu de bivouac.)

VISIONS DE GUERRE AU MAROC

M. Darphin,
ingénieur en chef des travaux du jour.M. Sachet,
ingénieur en chef du fond.M. Truc,
sous-préfet de Valenciennes.M. Daubresse,
ingénieur de la fosse d'Arenberg.Mohamed El-Mokri,
Ministre des Finances.Ben-Ghabrit,
interprète de la légation de France à Tanger.Le capitaine d'état-major Guyot,
attaché à la légation de Tanger.

El-Mokri, Ben-Ghabrit et leurs guides dans leurs costumes ordinaires.



M. Daubresse. M. Darphin. Mohamed El-Mokri. M. Truc. Ben-Ghabrit. M. Sachet. Le capitaine Guyot.

Les mêmes en tenue de mineurs pour la visite des galeries.

UNE MÉTAMORPHOSE

EL-MOKRI AUX MINES D'ANZIN

El-Mokri, ministre des Finances du sultan du Maroc, est, on le sait, venu en France avec la mission spéciale de contracter un emprunt, au nom de son souverain. Il y a prolongé son séjour ; mais, les affaires traitées, il n'a pas consacré le reste de son temps à des distractions frivoles, et son voyage, en somme, aura été ce que nos ministres appellent un voyage d'études. Notre gouvernement, en effet, a volontiers déferé à son désir de mieux connaître nos institutions, de se rendre compte aussi, d'après des exemples particulièrement suggestifs, de la puissance de notre commerce et de notre industrie ; c'est ainsi qu'on lui a fait visiter le port du Havre, les usines du Creusot, les mines d'Anzin.

Cette dernière visite — non la moins intéressante —

se distingua des autres par l'originalité de certains détails. Le 21 février, El-Mokri, accompagné de Ben-Ghabrit, interprète de la légation de France à Tanger et du capitaine Guyot, arrivait, dans la matinée, à Valenciennes, où l'attendaient, sur le quai de la gare, M. Truc, sous-préfet de l'arrondissement, MM. Darphin et Sachet, ingénieurs en chef de la compagnie d'Anzin. Ceux-ci, conduisirent aussitôt les visiteurs à Wallers, à la fosse d'Arenberg, dont l'ingénieur, M. Daubresse, avait pris les mesures nécessaires pour la descente. Les personnages africains durent, comme tout le monde, revêtir préalablement la tenue de rigueur, et cette métamorphose les changea de plus singulière façon que quiconque : équipés en mineurs de pied en cap, dépouillés de leur costume national, si caractéristique, et de leur prestige oriental, ils étaient devenus presque méconnaissables.

Ce ne fut pas sans quelque appréhension qu'ils descen-

dirent au fond de la mine ; mais ce sentiment se dissipa peu à peu pour faire place à une vive curiosité devant les nouveautés dont la région des ténèbres leur réservait la surprise : pompes souterraines mues par l'électricité, écurie des chevaux, chantiers en activité. El-Mokri voulut mettre lui-même la main à l'œuvre : armé d'un pic, il détacha des parcelles de « diamant noir », qu'il emporta comme souvenir et conservera soigneusement, tels des bijoux précieux.

Quand la cage les eut remontés au jour, avec leurs compagnons, les deux envoyés du sultan, enchantés de leur expédition, contents d'ailleurs de revoir la lumière du soleil, consentirent à se laisser photographier par notre correspondant dans leur accoutrement de mineurs, encore tout souillés de charbon. Enfin, après un bain réparateur, El-Mokri, ayant repris son costume normal, inscrivit sur le livre des visiteurs ces lignes, dont Ben-Ghabrit donna la traduction :

« Nous avons visité, ce jour, la mine de charbon d'Anzin et avons constaté des choses merveilleuses, que l'esprit ne peut se représenter de loin. Le proverbe a dit : *Celui qui voit n'est pas celui qui entend*. Je fais des vœux pour que Dieu fasse progresser cette compagnie et qu'il la fasse parvenir aux résultats qu'elle espère.

» 21 février 1908, correspondant au 18 moharrem 1326.

» MOHAMED EL-MOKRI. »

NOS COMMUNICATIONS SANS FIL
AVEC CASABLANCA

On a parfois reproché au gouvernement français sa lenteur à installer des postes de télégraphie sans fil ; la régularité de nos communications avec Casablanca prouve aujourd'hui que l'on sut travailler en silence et que l'on avait raison de compter sur nos officiers du génie pour rendre le service militaire indépendant des sociétés financières exploitant divers systèmes de radiotélégraphie. Ils ont pu le faire sans aucun scrupule, car l'idée d'utiliser les propriétés des ondes électriques pour la transmission des signaux est dans le domaine public. Elle paraît avoir été formulée pour la première fois, en 1894, par le physicien anglais Lodge ; Popoff s'y arrêta un instant l'année suivante ; puis, en 1896, Marconi, sortant du domaine théorique, réalisait le premier une véritable communication sans fil. Il avait dû, pour cela, utiliser au moins le principe du « cohéreur » imaginé par M. Branly qui, avant tout autre, avait trouvé le moyen de recevoir, à très faible distance, l'impression des ondes hertziennes. C'était là le point capital du problème, car la transmission des signaux, abstraction faite de la question de distance, ne présentait aucune difficulté.

Depuis lors, on a beaucoup varié et perfectionné les appareils ; un des progrès les plus importants a consisté dans l'invention du « détecteur électrolytique », aujourd'hui presque universellement substitué au cohéreur pour la réception des signaux, et que l'on doit au capitaine du génie Ferrié. Cet officier, à qui fut confié, dès l'année 1898, le soin de rechercher les moyens d'appliquer la télégraphie sans fil aux besoins militaires, est parvenu, malgré les ressources modestes dont il dispose, à créer, peu à peu, un matériel spécial, entièrement étudié à l'établissement central de la télégraphie militaire, et donnant des résultats au moins comparables à ceux obtenus avec les appareils des puissantes compagnies étrangères.

La première chose qui frappe les très rares visiteurs admis à franchir la palissade qui enserré le poste de la tour Eiffel, c'est l'aspect rudimentaire de l'installation.

Deux baraques : dans l'une, le matériel de transmission ; dans l'autre, l'appareil de réception.

Du côté transmission : un tableau de distribution comme on en voit dans toute usine électrique ; un manipulateur rappelant celui des bureaux télégraphiques ordinaires, mais bien plus volumineux ; un rhéostat et une bobine de résistance ; puis une grande auge contenant le transformateur et d'autres auges formant la batterie de condensateurs. Au-dessus de ces derniers, un éclateur ou oscillateur, constitué par deux cylindres métalliques distants de 12 millimètres, ayant environ 30 centimètres de longueur et 10 centimètres de diamètre. Enfin, un résonateur Oudin, sorte de gros serpent creux, en cuivre, s'enroulant en quatre ou cinq spires dont la dernière vient se rattacher à l'antenne, tandis que l'extrémité inférieure est reliée à la terre.

Le courant du secteur de la rive gauche (courant alternatif à 220 volts et 42 périodes) arrive au tableau de distribution. De là, il est envoyé par l'intermédiaire du manipulateur dans le transformateur où sa tension est élevée de 220 à 40.000 volts et d'où il sort pour charger la batterie des condensateurs.

Dès que la tension de charge atteint une valeur suffisante — ce qui se produit instantanément comme tout le processus des phénomènes que nous décrivons — une étincelle jaillit entre les deux cylindres de l'éclateur, et la batterie se décharge en produisant dans le circuit oscillant (condensateur, éclateur et résonateur) des oscillations électriques, c'est-à-dire des courants alternatifs de haute fréquence (200.000 périodes par seconde environ).

Ces oscillations en induisent d'autres de même période dans l'antenne qui, nous l'avons vu plus haut, est reliée à la partie supérieure du résonateur et par l'intermédiaire de ce dernier à la terre.

Les oscillations produites dans l'antenne transmettent à l'éther ambiant un mouvement vibratoire de même période qui se propage dans toutes les directions, par

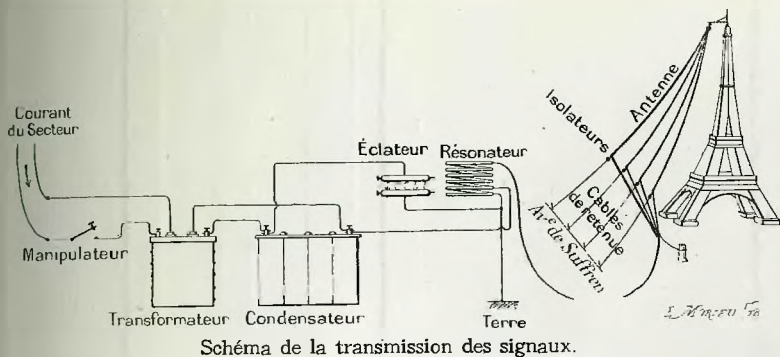


Schéma de la transmission des signaux.

ondes hertziennes, avec une vitesse égale à celle de la lumière (300.000 kilomètres par seconde).

En résumé, un coup de pouce sur le manipulateur a pour résultat d'envoyer dans l'espace un train d'ondes hertziennes ; train court si le coup de pouce a été de

l'énergie des oscillations, par conséquent des décharges électriques. L'un de ces deux éléments peut, dans une certaine mesure, compenser l'insuffisance d'un autre.

Le poste du champ de Mars, grâce à la hauteur de la tour Eiffel, s'est donc trouvé dans des conditions uniques

Éclateur. Résonateur.



AU PIED DE LA TOUR EIFFEL. — Intérieur du poste de transmission (le manipulateur et le tableau sont à gauche du rhéostat).

faible durée, train long si ce dernier a été prolongé. L'un et l'autre correspondent respectivement à un point et à un trait de l'alphabet Morse.

Le bruit produit par le crépitement de l'étincelle s'entend jusqu'à 200 ou 300 mètres du poste ; il oblige les officiers du génie et les sapeurs, au risque d'encourir le blâme des artilleurs, à garnir leurs oreilles de l'ouate que leur octroie libéralement le budget.

La cabine de réception est moins meublée : une boîte dans laquelle il se passe quelque chose, une sorte de cage en fil de fer et un casque téléphonique. Presque universellement, en effet, à la réception imprimée sur bande on a substitué la réception au son qui permet d'éliminer plus facilement les signaux parasites atmosphériques et les transmissions étrangères.

Des petits chocs, alternativement instantanés ou plus longs, représentent l'arrivée des ondes lancées de Casablanca. L'agent de service inscrit les lettres à mesure qu'il les perçoit ; la reconnaissance doit être instantanée.

Les communications sont échangées directement, tantôt en clair, tantôt en chiffres, avec le poste du croiseur *Kléber*, mouillé en vue de Casablanca, soit à une distance d'environ 2.000 kilomètres. Elles ont lieu de 8 heures du soir à 2 heures du matin et au delà, si l'abondance de la correspondance l'exige, sous la direction d'un officier de génie assisté de plusieurs soldats du service de la télégraphie militaire. C'est un fait acquis que les ondes hertziennes se propagent beaucoup plus loin et avec plus de netteté après le coucher du soleil. Elles semblent contrariées par les ondes lumineuses qui sont de même nature, mais avec un nombre de vibrations infiniment supérieur (300 trillions environ par seconde, au lieu de 200.000).

Il nous reste à dire un mot de l'antenne qui, comme on sait, joue ici un rôle considérable.



La transmission pendant la nuit : l'étincelle de transmission jaillissant dans l'éclateur.



Rattachement du poste à l'antenne.

au monde. Parmi les diverses formes d'antennes, on en a choisi une très simple qui se compose de quatre fils métalliques partant en éventail d'une vergue fixée au sommet de la tour, et venant se réunir à nouveau près de terre avant de pénétrer dans le poste à travers un double carreau isolant. Des câbles de retenue allant s'amarrer aux arbres qui bordent l'avenue de Suffren, et isolés électriquement des fils de l'antenne, permettent de soutenir les quatre brins de l'antenne et de leur donner une tension convenable.

Le poste de la tour Eiffel peut, avec une énergie très faible (10 à 12 chevaux), atteindre une portée comparable



Réception d'un radiogramme envoyé de Casablanca.

à celle des grandes stations étrangères qui, disposant de supports moins élevés, sont obligées d'employer des sources d'énergie dépassant, pour certaines, 150 chevaux.

De Paris à Casablanca, on compte environ 2.000 kilomètres à vol d'oiseau ; entre les deux stations, les ondes hertziennes ont à franchir les Pyrénées et les sierras d'Espagne. La régularité des communications est une nouvelle preuve que, soit en les escaladant, soit en les contournant, les ondes hertziennes peuvent, dans des conditions non encore définies, franchir les chaînes de montagnes.

Il est à présumer que, le jour où l'on abandonnera l'installation provisoire actuelle pour créer une station définitive pouvant utiliser une centaine de chevaux, la station de la tour Eiffel pourra communiquer régulièrement avec l'Amérique.

F. HONORÉ.



L'équipe française : culottes blanches et maillots bleus.



L'équipe galloise : maillots rouges.

FRANCE CONTRE PAYS DE GALLES

UN MATCH DE FOOTBALL RUGBY

Cardiff, 2 mars.

Bien qu'il n'y ait jamais eu, chez nous, la moindre illusion sur l'issue de la rencontre qui mettait en présence, à Cardiff, notre équipe de football contre le team du pays de Galles, ce match offrait cependant un réel intérêt. Il allait nous permettre de mesurer les progrès que nous avons faits dans ce sport et surtout ceux qui nous restent à faire. Le développement qu'a pris le football dans les dix dernières années est indéniable. Qui ne se rappelle le temps où l'annonce d'un match international sur l'un quelconque des terrains de jeu de Paris passait inaperçue ? Le public ne suivait alors que les réunions cyclistes. Peu à peu pourtant, la curiosité lui est venue ; un nombre de jour en jour grandissant de spectateurs a fréquenté nos champs de football. Ce sport a largement profité de la faveur qu'a rencontrée en France la naissance de l'athlétisme. Aujourd'hui, vous n'avez pas un lycée qui ne compte deux équipes de football rugby et quelquefois de football association ; les Universités peuvent mettre en ligne aussi des joueurs exercés ; enfin, dans l'armée, on arrive à former des équipes régimentaires. Cette passion nouvelle pour les sports est une des caractéristiques très significatives de notre époque. Aussi, d'un bout de l'année à l'autre, dans toute la France, ce ne sont que matches, challenges, championnats, dont les résultats remplissent plusieurs pages des journaux spéciaux. La grande presse, elle-même, se voit obligée de faire à cette rubrique une place de plus en plus étendue. On ne saurait trop encourager ce mouvement sportif. Notre jeunesse y trouve l'occasion d'exercer ses qualités combattives, d'y acquérir du sang-froid, de l'endurance. Et quelle merveilleuse école de saine vigueur ! Nous ne sommes encore, dans plusieurs branches de l'athlétisme, que de dociles élèves. Nous avons besoin de patientes leçons. Celle que nous sommes allés prendre à Cardiff est excellente.

Les Gallois passent, avec raison, pour les meilleurs footballeurs du monde. Grâce à eux, le Royaume-Uni put remporter une victoire sur les Zélandais, dont la visite ne fut qu'une suite de triomphes. Le football est, dans le pays de Galles, le sport national par excellence, comme la pelote au pays basque. Dans les rues, les enfants transforment le premier objet venu en ballon, un livre, une casquette et s'amuse à exécuter en courant des passes rapides. Là-bas, un joueur qui se distingue acquiert une réputation enviable, une façon de gloire. On voit son portrait sur des cartes postales ; on se le montre du doigt quand il passe dans la rue. Une fois qu'elle l'a adopté, la renommée ne le quitte pas. Jugez ainsi sur quelle quantité de joueurs se fait la sélection pour le choix d'un « quinze » parfait. On atteint, de la sorte, à une qualité rare. L'équipe qui s'alignait contre les nôtres avait été formée par des unités brillantes appartenant aux meilleurs clubs du pays. Mais ces hommes se connaissent tous entre eux ; habitués à jouer ensemble, dans les rencontres internationales, entendez contre l'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande, ils ont acquis une science et un style harmonieux. A dire d'expert, les Gallois donnent l'impression d'une mécanique souple admirablement mise au point.

Notre équipe avait été recrutée dans les quatre coins de la France. Ainsi se justifiait son nom de nationale. Bordeaux, Paris, Toulouse, Lyon avaient envoyé les joueurs regardés par les officiels comme les plus aptes à défendre nos couleurs. Pris individuellement, chacun d'eux ne manquait pas de classe ; malheureusement, ils ne formaient pas un ensemble homogène. Le stade bordelais qui, depuis plusieurs années, est le club champion de France, était représenté par cinq hommes, — le tiers du team ; Paris, avec trois clubs, par huit ; Toulouse et Lyon, chacun, par un seul joueur. Le Comité de direction, pour ne pas froisser les amours-propres, s'était livré à un « dosage » savant. Ne devrait-on pas fixer, tous les ans, la composition d'une équipe nationale, et l'exercer à jouer ensemble dans des matches d'entraînement. Ou bien, qu'on renonce à la fiction du groupe national et qu'on accorde l'honneur de soutenir notre chance à l'équipe champion !

**

Je ne tiendrai pas, heure par heure, le journal du déplacement dans le pays de Galles. Je voudrais noter simplement, en manière de chronique, les faits saillants de ce voyage sportif. En raison du grand effort athlétique qu'avaient à fournir nos compatriotes dans l'après-midi de lundi, on les a fait partir le samedi afin qu'ils aient le temps de se remettre des fatigues de la route. Comme pour les chevaux qui vont à Epsom ou à Ascot, la traversée constitue un sérieux handicap. Beaucoup de leurs camarades étaient venus à la gare du Nord accompagner et saluer les joueurs. Et c'est au milieu d'acclamations et de souhaits que le train qui emportait notre « quinze » et sa fortune, a lentement démarré. A Boulogne, l'embarquement a ravivé les craintes ou plutôt les promesses de danse que la mer a tenues. Dans ce premier engagement avec les éléments, les footballeurs n'ont pas été brillants. Deux d'entre eux ont été mis hors de combat, presque au début de la partie de bateau ; les autres, à part quelques exceptions, n'en menaient pas large. Il était temps qu'on arrivât.

Le lendemain, à l'heure du départ de Londres pour Cardiff, à la station de Paddington, il ne restait plus trace de la sauterie de la veille. A peine dans leurs compartiments, les joueurs fredonnaient de joyeux refrains. Le hasard avait voulu que le team de Cardiff, qui venait de lutter victorieusement le jour d'avant à Londres, se trouvât dans le même train. Il était réuni dans le wagon restaurant. C'est là que les nôtres les virent au moment du déjeuner. Les Gallois les accueillirent avec un sourire sympathique. Il y en avait quatre qui jouaient paisiblement aux cartes et qui, de temps à autre — était-ce pour souligner un beau coup ou appeler la chance — entonnaient un chœur grave, une espèce de mélodie religieuse. Ces hommes à la figure énergique, rasée, au teint hâlé, ne ressemblaient pas cependant à des chantres dodus de lutrin. Toute leur personne respirait la vigueur et l'agilité. Mais on distinguait aussi entre eux certaines nuances sociales : à côté d'un mineur, un gentleman sorti vraisemblablement de l'Université. Le sport fait tomber les barrières et confond, en Angleterre, toutes les castes. Le capitaine gallois est un jeune médecin, le docteur Morgan, qui commande à une troupe composée d'ouvriers, de négociants et d'anciens étudiants. Une réelle et admirable solidarité unit ces joueurs de classes différentes. Ils sont égaux devant le ballon.

Un accueil chaleureux attendait nos compatriotes à la gare de Cardiff. Un public nombreux se pressait sur le quai — non point parce que c'était dimanche, mais malgré que ce fût dimanche. Un comité franco-gallois formé pour organiser la réception de l'équipe française — sous les auspices et aux frais de l'Union de rugby galloise — était venu pour leur présenter ses souhaits. Le consul de France à Cardiff, M. Neltner, a prononcé une agréable allocution ; le président de l'Union française, M. Brennus, qui accompagnait le team, a répondu en termes émus. Puis le cortège, entouré d'une foule de gamins et de curieux, s'est rendu, à pied, à l'hôtel voisin, quartier général ordinaire des footballeurs étrangers à Cardiff, les *visitors*, comme on dit là-bas.

A peine débarqués, nos joueurs sont allés voir le terrain, le champ de bataille. A défaut d'autres indices, la situation seule de ce terrain suffisait à donner une idée exacte de l'importance du football à Cardiff. Il s'étend au centre de la ville, derrière la rue principale. Figurez-vous une pelouse vaste, un « turf » à deux pas du boulevard des Italiens. Le « ground » du football, occupe une place d'honneur, ainsi qu'en Espagne la piazza de toros dans certaines villes. Chez nous, les champs de jeu sont relégués loin des portes, presque à la campagne. A Cardiff, le football, et aussi le cricket, ont droit de cité.

« Mordre la poussière » pour signifier être défait, n'est probablement pas originaire du *ground* de Cardiff. Le terrain gras gluant, glissant, cédait sous les pas ; on reculait un peu en marchant, comme dans le sable. Une boue noire s'attachait aux semelles. Voilà qui promettait pour le match du lendemain. Deux jours avant, il avait neigé ; des tas de neige s'amoncelaient sur les bords ; un homme, en effet, malgré le repos dominical, préparait de son mieux le sol fangeux. Il paraît que les joueurs gallois sont habitués à cet état du terrain. Mais quel désavantage pour nos compatriotes !

**

Lundi matin pourtant, un soleil, invraisemblable pour Cardiff, brillait par moments. Un vent assez violent avait soufflé toute la nuit : aurait-il séché la boue redoutée ? La matinée se passa en visites officielles. Les joueurs montés dans des tapissières furent conduits à la mairie — discours et champagne ; — au consulat de France — champagne sans discours ; — et enfin à la Bourse où, de nouveau le champagne, de plus en plus *dry*, coula dans les coupes. Comme régime d'entraînement, il y a mieux pour les athlètes.

Le coup d'envoi de la partie était fixé à 3 h. 1/2. Mais, dès une heure, la foule se presse dans les rues, surtout vis-à-vis de l'hôtel où sont descendus nos hommes. Les policemen font circuler les groupes qui s'attardent devant la porte.

Déjà, quelques-uns de nos compatriotes, qui se sont habillés à l'hôtel, paraissent avec leurs bas rouges, leur culotte blanche, et, sous un veston, leur maillot bleu. Vous diriez des drapeaux tricolores ambulants.

Une foule de vingt mille personnes garnissait les gradins des tribunes et des estrades. Une musique de volontaires jouait au milieu du terrain, jusqu'au moment où la partie allait commencer. Quand l'équipe française a pénétré sur le champ, elle a été saluée aux accents de *la Marseillaise*, qu'une partie de la foule chantait en chœur. Puis, nouveaux et vifs



L'équipe française se dégageant d'une mêlée sur sa ligne de but.

applaudissements pour les fameux maillots rouges du pays de Galles.

Que vous dirai-je de la partie ? Dès les premières dix minutes, les Gallois ont réussi à marquer deux essais, convertis en but, c'est-à-dire dix points. Les nôtres ont cependant lutté avec une énergie qui a surpris l'assistance. Handicapés par le terrain, par leur manque de préparation à jouer ensemble, ils ont néanmoins manifestement montré qu'ils connaissent le jeu. Un coup de pied splendide d'un des nôtres, Vareilles, du Stade français, qui a envoyé le ballon par-dessus le but — un *drop goal* — a déchaîné le plus grand enthousiasme de la journée. A la fin de la première moitié, nous comptons quatre points contre dix-sept ; dans la seconde, un équipier qui, par sa vitesse, faisait l'admiration des connaisseurs, Lexieur, a été blessé. Il s'est retiré pendant dix minutes. Malgré notre défense acharnée et des audaces qui ont failli nous réussir — on a travaillé plusieurs fois dans le camp ennemi, près de la ligne des buts — nous avons succombé par trente-six points à six.

De l'avis des amateurs et même des professionnels gallois, il y a eu « du sport » à Cardiff. Le lord-



Un bon essai marqué par les Gallois.

maire disait que les Français voient quelques-uns de nos matches, et ils nous donneront du fil à retordre. Un arbitre de Londres déclarait « que nous avons joué avec une réelle énergie ». D'ailleurs « vitesse, énergie, intelligence », sont les épithètes qui reviennent le plus dans les comptes rendus des journaux. Ce qu'il nous faut acquérir, c'est la science des combinaisons par où excellent les Gallois, — et l'art de passer rapidement le ballon.

Quoi qu'il en soit, la rencontre de Cardiff marque une étape dans le développement du football chez nous. La sévérité de la leçon reçue nous démontre combien il eût été dangereux de nous endormir sur de faciles lauriers. Pour nous aligner avec des hommes de la classe des Gallois, quelques matches à Cardiff formeront notre jeunesse.

JOSEPH GALTIER.

P.-S. — Un banquet a réuni les deux équipes. Toast, acclamations, shake-hands, promesses de se retrouver, rien n'a manqué à cette fête. La soirée à l'Empire — music-hall de l'endroit — avec *Marseillaise* et hymnes gallois et anglais, a permis de finir cette rude journée par des chansons.



LE MATCH DE FOOTBALL FRANCO-GALLOIS. — Un essai manqué de peu par les Français.



Dessin de Georges Scott.

SUR LES ROUTES

Une des voitures qui ont entrepris le voyage de New-York à Pa



Voir l'article, page 176.

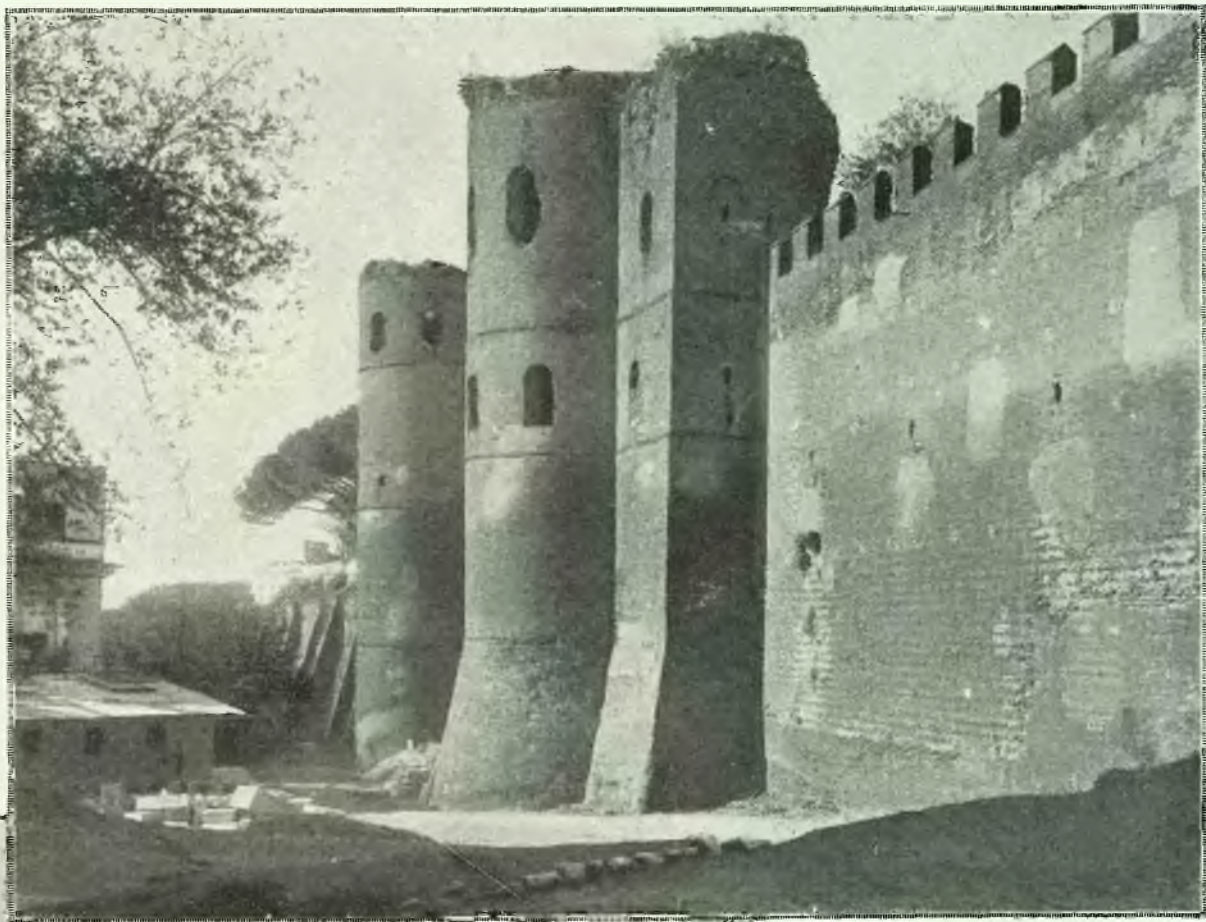
UN NOUVEAU MONDE

avers l'Amérique et l'Asie, essaye, pour commencer d'arriver à Chicago.

LES MURS DE ROME

A Rome, depuis quelque temps, la discorde règne entre les archéologues et les édiles, au sujet d'une de ces questions d'intérêt local qui, à l'étranger aussi bien qu'en France, surgissent inévitablement partout où il y a de vieilles murailles historiques, plus ou moins pittoresques, mais devenues gênantes pour la vie moderne.

La Ville Eternelle est encore enserrée par un mur marquant l'enceinte de l'*Urbs* et datant en partie d'Aurélien. Or, il s'est construit, au delà de cette enceinte, de nouveaux quartiers dont les habitants se plaignent de ne pouvoir communiquer avec la cité intérieure sans être astreints à de longs détours. Déjà, ces temps derniers, on a commencé à leur donner satisfaction en pratiquant deux ou trois ouvertures : d'où grand émoi au camp des archéologues et parmi tous ceux qui professent le culte fervent des vestiges du passé. La municipalité ne partage pas cette dévotion irréductible ; estimant que l'extension graduelle de la ville est un fait qu'il faut accepter, bon gré



La porte Saint-Jean.
(On voit les traces des boulets lancés par l'artillerie italienne en 1870.)

leurs, ne point s'associer à l'admiration de M. Boni, aux yeux de qui les murs bordant le « Corso d'Italia » constituent de remarquables modèles de l'architecture militaire du troisième siècle, et il est convaincu que les visiteurs étrangers goûtent médiocrement l'aspect de ces ruines mélancoliques. En manière de conclusion, il invite la municipalité à consulter les habitants par un referendum ; si, suivant toute probabilité, ceux-ci se prononçaient pour la démolition, il proposerait d'employer les matériaux à la construction de logements populaires à bon marché.

P. ZIEGLER.



Les murs de Bélisaire et la porte Pinciana.

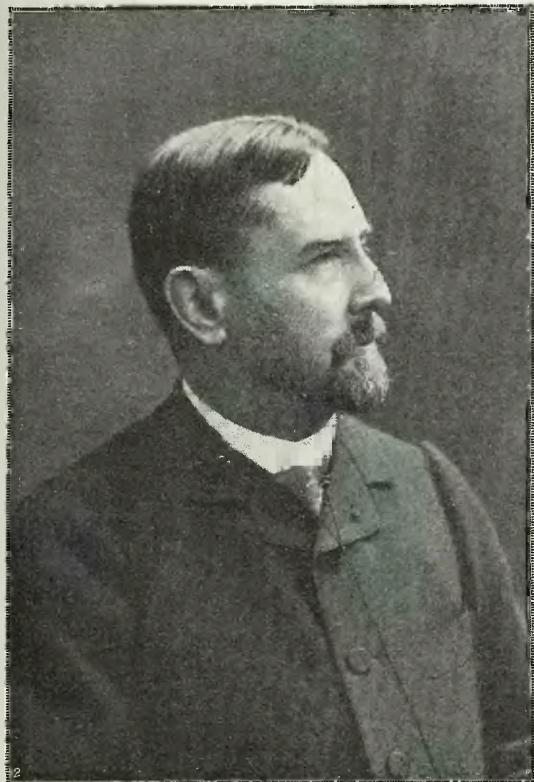
mal gré, avec ses conséquences, que la multiplication des voies d'accès est une nécessité incontestable, elle a décidé d'abattre en partie le mur sacré et d'y percer de nouvelles ouvertures.

Du côté des savants, bien qu'ils ne soient pas tous d'accord sur certains points d'archéologie, c'est un concert de protestations véhémentes contre ce qu'ils considèrent comme un acte abominable de vandalisme. Le commandeur Boni, directeur des fouilles du Forum, est plongé dans la désolation, et, tel jadis Jérémie, pleure sur les ruines. Le professeur Randone, tout en se lamentant également, supplie que l'on épargne au moins, pour l'instruction des générations futures, les parties les plus intéressantes, notamment le donjon « de Bélisaire » ou « de Vespasien » — car là-dessus les avis diffèrent — son donjon à lui, en tout cas, puisqu'il l'habite depuis plusieurs années, avec sa famille.

Cependant, le professeur Lanciani, une autorité en la matière, lui aussi, dans une lettre ouverte, non dépourvue d'humour, admet que le culte des vestiges vénérables doit le céder à la commodité publique. Il avoue, d'ail-



L'ENCEINTE DE ROME. — Les vieux murs d'Aurélien, près de la porte Saint-Paul. — Photographies comm. par M. Ziegler.



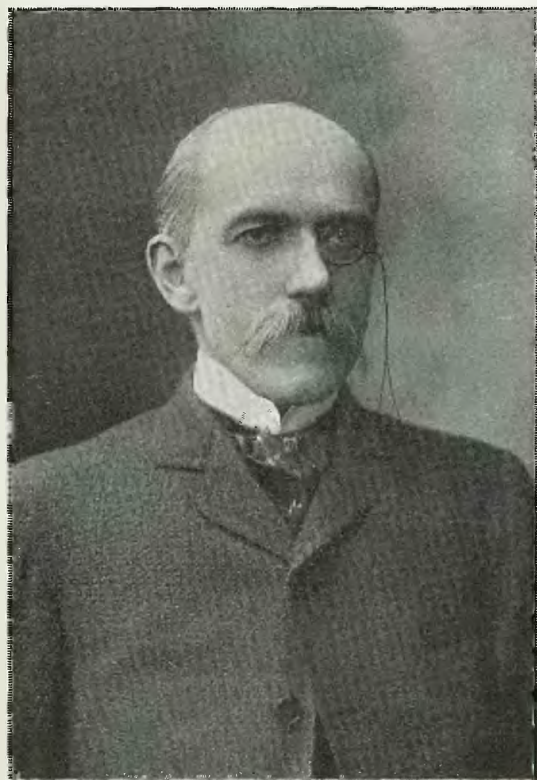
M. Francis Charmes. — Phot. Pirou, boulev. St-Germain.

UNE TRIPLE ÉLECTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

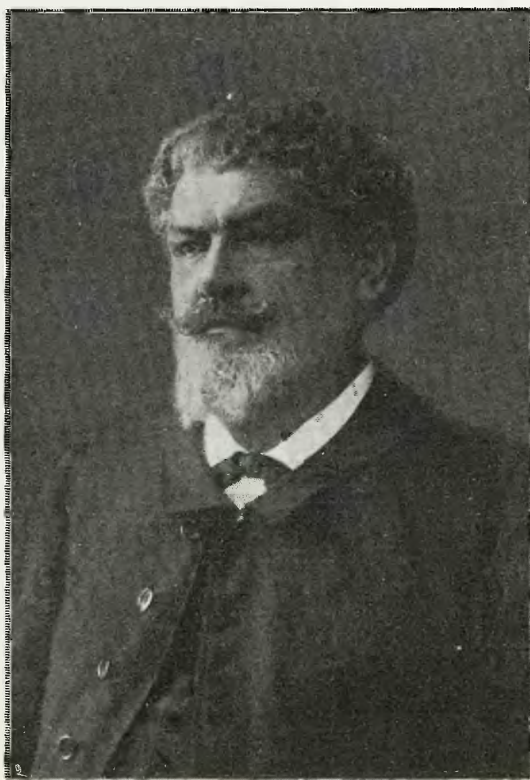
Grande séance de scrutins, jeudi dernier, au palais Mazarin, où l'Académie française avait à élire trois immortels.

Les postulants étaient : pour le fauteuil de Berthelot, M. Francis Charmes, seul candidat ; pour le fauteuil d'André Theuriot, MM. Edmond Haraucourt, Jean Lahor (docteur Cazalis), Henri de Régnier, Jean Richepin ; pour le fauteuil de Sully-Prudhomme, MM. Henri Poincaré, Jean Aicard, Emile Bergerat, Charles de Pomairols.

Il y eut 33 votants, M. François Coppée ayant pu assister à la séance. Ont été élus : M. Francis Charmes, par 27 voix ; M. Poincaré, par 17 voix au second tour contre 10 à M. de Pomairols ; M. Jean Richepin, au quatrième tour, par 18 voix. Entre MM. Richepin, Haraucourt et H. de Régnier, la lutte avait été chaude ; un seul pouvait être élu, mais tous trois méritaient de triompher, et c'est ce que nous marquons ici en associant les portraits de ces poètes qui se retrouveront un peu plus tard à l'Académie... tous les trois.



M. Henri de Régnier.



M. Jean Richepin, élu par 18 voix.



M. Edmond Haraucourt.

LES TROIS POÈTES QUI ÉTAIENT CANDIDATS AU FAUTEUIL D'ANDRÉ THEURIOT

Photographies H. Manuel.

M. FRANCIS CHARMES

Journaliste, homme politique, diplomate. Malgré les apparences, bien près de la soixantaine, étant né à Aurillac, le 21 avril 1848. Après avoir, en 1870, pris part, comme officier de mobiles, à la campagne de l'armée de la Loire, il fit ses premières armes dans la presse au *XIX^e Siècle* d'Edmond About, puis entra, dès 1872, au *Journal des Débats*, dont il devait rester pendant plus de trente ans un des collaborateurs les plus assidus, apportant aux idées républicaines libérales le concours de sa plume féconde et infatigable. Favorisé de l'amitié de M. Thiers, quand le portefeuille des Affaires étrangères échut à M. Barthélemy-Saint-Hilaire, il fut, en 1880, nommé sous-directeur des affaires politiques, avec le grade de ministre plénipotentiaire ; en 1885, M. de Freycinet lui confia la direction du même service qu'il conserva quatre ans. Plusieurs législatures l'ont vu siéger à la Chambre, député du Cantal, son département natal ; il le représente maintenant au Sénat. Longtemps, les *Débats* et la *Revue des Deux-Mondes* se sont partagé l'active collaboration de l'écrivain distingué, qui est devenu, à la mort de Brunetière, directeur de l'important périodique fondé par Buloz.

M. HENRI POINCARÉ

Mathématicien illustre. Cinquante-quatre ans. Né à Nancy, il est le fils d'un professeur à la Faculté de médecine de cette ville et le cousin germain de M. Raymond Poincaré, l'avocat réputé, ancien... et futur ministre. Sorti le premier de l'Ecole polytechnique en 1873, plus tard répétiteur à la même Ecole, ingénieur des mines, docteur ès sciences, il a professé l'analyse à la faculté de Caen, la mécanique physique et expérimentale, la physique mathématique et le calcul des probabilités, enfin la mécanique céleste à la faculté de Paris. Des travaux remarquables, traitant de la *Stabilité du système du monde*, la *Théorie électromagnétique de la lumière*, les *Méthodes nouvelles de la mécanique*, etc., ont consacré sa réputation universelle parmi les savants. Comment ce genre de supériorité très spécial l'a-t-il désigné aux suffrages d'une compagnie essentiellement littéraire ? Rien de plus naturel ? Depuis quelque vingt ans déjà, M. Henri Poincaré appartient à l'Académie des sciences. Or, ainsi qu'en témoigne l'exemple des Flourens, des J.-B. Dumas, des Claude-Bernard, des Joseph Bertrand, il est de tradition, à l'Académie française, de réserver à un membre éminent de la compagnie voisine, sinon un fauteuil déterminé, du moins une place privilégiée. Berthelot disparu, cette place, sinon le fauteuil même du mort, était assurée à M. Henri Poincaré.

M. JEAN RICHEPIN

Poète, auteur dramatique, romancier. Né en Algérie, à Médéah, où son père était médecin militaire. Cinquante-neuf ans ; mais toujours très robuste, après une carrière très remplie et passablement accidentée. Franc-tireur en 1870, au sortir de l'Ecole normale, dont il était impatient de secouer le joug, il se fit plus tard marin, puis débardeur, et on le vit, un soir, monter sur la scène de la Porte-Saint-Martin pour remplacer, dans son drame de *Nana-Sahib*, à côté de M^{me} Sarah Bernhardt, l'acteur principal empêché. Les impulsions de son tempérament, ce mépris des conventions, cette audace prompte à s'en affranchir, se retrouvent dans toute son œuvre. De là tant de liberté débridée, d'exubérance, de truculence ; mais, de là aussi, la puissance d'invention, l'abondance de la verve endiablée, l'éclat de la forme.

M. Jean Richepin se présentait à l'Académie, portant sur ses larges épaules d'athlète un bagage considérable, dont nous n'entreprendrions pas ici de faire l'inventaire. Bornons-nous à citer, pour les poèmes : *la Chanson des gueux*, *les Caresses*, *la Mer*, *Mes Paradis* ; pour les romans : *Madame André*, *la Glu*, *le Pavé*, *Miarka* ; pour le théâtre : *le Flibustier*, *Par le glaive*, *le Chemineau* et *la Belle au bois dormant*, la délicieuse féerie donnée récemment en collaboration avec M. Henri Cain.

M. HENRI DE RÉGNIER

Poète et romancier. Né à Honfleur, comme le regretté Albert Sorel. Quarante-quatre ans. En prose, il a publié plusieurs volumes de nouvelles, notamment : *Contes à soi-même*, *le Trèfle noir*, *la Canne de jaspé* ; des romans : *la Double Maîtresse*, *les Amants singuliers*, *le Bon Plaisir*, et l'exquise *Peur de l'amour*. Mais c'est surtout comme poète qu'il a marqué



M. Henri Poincaré. — Phot. H. Manuel.

sa personnalité avec les *Lendemain*, *Apaisement*, *Sites*, *Episodes*. Poèmes anciens et romanesques, les *Médailles d'argile*, la *Cité des eaux*...

M. Henri de Régnier s'est révélé, dès ses débuts, comme un artiste très raffiné, et ses molles harmonies, ses délicatesses sentimentales ou descriptives, ses tendresses voilées, lui ont conquis la faveur d'un public d'élite. Ayant eu pour premier maître Leconte de Lisle et José-Maria de Heredia, dont il a épousé une des filles (en littérature Gérard d'Houville), il s'est dégagé de leur influence parnassienne pour devenir un des chefs de l'école symboliste.

M. EDMOND HARAUCOURT

Un poète, doublé d'un romancier et d'un auteur dramatique. Né à Bourmont (Haute-Marne). Cinquante ans à peine. Il n'en avait pas encore trente, quand il se fit connaître par un recueil de vers, *l'Ame nue*, œuvre d'une inspiration élevée, procédant à certains égards de la *Légende des siècles* de Victor Hugo. Avec un second volume, *Seul*, et ce beau drame sacré de *la Passion*, dont la récitation publique par Sarah Bernhardt et Philippe Garnier fit sensation, il devait bientôt affirmer définitivement l'originalité d'un talent maître de sa pensée et de sa forme.

Prosateur, M. Edmond Haraucourt a publié des études psychologiques, dont la moins curieuse n'est pas son roman de début, *Amis*. Auteur dramatique, il a donné à l'Odéon *Don Juan de Marana* et *Shylock* ; à la Porte-Saint-Martin et à la Gaîté, deux pièces où il s'est proposé, non sans succès, de relever le niveau du drame populaire : en 1900, *Jean Bart* ; en 1906, *les Oberlé*, d'après le roman de M. René Bazin. Conservateur du musée de Cluny, depuis cinq ans, il a la bonne fortune de vivre dans un cadre merveilleusement approprié à ses goûts artistiques et à sa physionomie quelque peu moyenâgeuse.



M. Romeuf, antiquaire.

LES VOLEURS DE CHASSES

Nous sommes au siècle des spécialités. Les voleurs mêmes se font spécialistes, et se préparent à leurs cambriolages par des études approfondies de la matière à laquelle ils vont consacrer leurs efforts furtifs. C'est ainsi qu'Antony Thomas, le fabricant de cercles de tonneaux de Clermont-Ferrand, trouvant encombrées les routes politiques et décidé à gagner aisément et vite beaucoup d'argent, résolut de pratiquer le vol des objets religieux et, plus particulièrement, ceux des douzième et treizième siècles. Il étudia l'époque et devint connaisseur.



L'antiquaire Dufay.

Rien ne fut plus facile ensuite que de soustraire, dans le calme des églises de village désertes et mal gardées, ou dans les musées provinciaux pendant le sommeil des surveillants, les plus curieuses chasses, les émaux les plus précieux, et des reliquaires, et des custodes, et des cuivres, et des ivoires.

Il n'éprouva pas beaucoup plus de peine à les vendre qu'il n'avait eu de mal à se les procurer.

Les collectionneurs ne font jamais de longues enquêtes sur qui leur apporte des pièces qui les tentent. Epris de la curiosité qu'on leur propose, ils oublient assez vite toute prudence. Ils achètent avec des ardeurs d'amoureux saisissant l'occasion de posséder l'objet rêvé. Les inventaires et la résistance qu'on leur opposait rendaient, vers 1905 et 1906, assez vraisemblable l'histoire que contait Thomas : « Il



M. le conseiller Ducros, président de la cour d'assises de la Haute-Vienne.

était frère de la Doctrine chrétienne ; il était chargé de faire argent de ces reliquaires du moyen âge. » On acceptait vite cette version qui permettait à la fois de faire une action généreuse, de servir un parti politique, de jouer le gouvernement... Tout en augmentant sa collection, Thomas a prétendu que son principal acquéreur, M. De Lannoy, ne s'était point même embarrassé de tant de scrupules, que M. Romeuf et lui savaient fort bien à quelle source il allait puiser ses marchandises précieuses. Faut-il écouter ce voleur ? Faut-il même croire M. De Lannoy, affirmant qu'il s'était contenté de cette assurance du courtier M. Romeuf : « Thomas est un voleur. Mais il est établi, il est électeur, il paye patente, on peut lui acheter. »

Le jury de la Haute-Vienne ne s'est point inquiété des garanties qu'avaient demandées les acheteurs. Il n'a pas cherché à étudier l'âme de l'archéologue. Et il a été sévère pour Antony Thomas, qui a été condamné à six ans de travaux forcés ; ses acolytes s'en sont tirés avec deux ans de prison chacun.

Le jury a refusé au pillier d'églises toute circonstance atténuante. Son attitude n'était pas faite pour les lui concilier. Ce voleur avait une âme de cabotin maladroite. Orgueilleux et se croyant quelqu'un, parce qu'à Clermont-Ferrand quelques portes, quelques cercles ou quelques loges s'étaient ouvertes devant lui, il avait cru

ne pouvoir venir à l'audience qu'en redingote, chapeau haut de forme et gants noirs. Il voulait signifier au jury qu'il était quelqu'un. Il avait, pour la presse, préparé quelques couplets violents contre les témoins et contre la police, mais son éloquence avait été vite à bout de souffle.

Spécieux d'étonner le public plus que de séduire ses juges, il se plaisait à prononcer les termes d'archéologie qui pouvaient échapper à la foule et le faire passer pour un érudit. Quand on lui présentait les objets volés (restitués par M. De Lannoy ou retrouvés par la police à Londres), il les prenait d'un geste sûr, habitué, il les regardait en connaisseur, et les rendait comme les ayant évalués, classés, jugés.

Il avait tous ses vols, avec complaisance, avec un détachement mêlé de fierté.

Son cabotinage alla jusqu'à passer la suspension — tandis que le jury délibérait sur son sort — à signer des cartes postales illustrées où figurait, près des chasses qu'il avait volées, son portrait. Il se sentait un homme célèbre. Le public attiré par son procès se disputait ses autographes. Il avait donc raison de se croire quelqu'un, puisqu'on achetait plus cher que l'image d'un grand homme sa photographie de cambrioleur. Et les gendarmes, bons enfants, pleins d'admiration peut-être, ne voulurent point refuser à leur prisonnier le plaisir d'emporter au bagne le souvenir de ce dernier hommage rendu à ses mérites. On le laissa, tout à son aise, amuser la



M. De Lannoy, collectionneur et expert.

badauderie pervertie de la foule en donnant toutes les signatures qu'il voulut bien accorder.

Plus modestes près de lui avaient été ses coaccusés : son frère François, qui l'aida dans ses expéditions, lui fit le guet ou la courte échelle ; Antoine Faure, un ouvrier dévoyé, bonne brute qui lui servit de porte-



Antoine Faure.

faix, et Dufay, l'antiquaire qui fut, à en croire le chef de la bande, son initiateur, son professeur en archéologie.

Malgré tout le mal qu'il s'est donné, Antony Thomas, pour ses débuts, n'est apparu que comme un médiocre premier rôle. Et le succès du procès fut pour les pièces à conviction, les chasses de Solignac et de Guéret, le chef de saint Théau et la chasse d'Ambazac, plus fameuse et précieuse que réellement belle. Les curés des



Antony Thomas reconnaissant le chef de saint Théau.

Croquis d'audience de L. Sabattier.



Le curé d'Ambazac.

églises dévalisées sont venus reconnaître ces reliques disparues et retrouvées, les uns avec émotion, les autres irrités encore de l'accusation, portée contre eux, d'un complot qui avait pour but de soustraire à l'État les objets d'art de leurs églises.

Ce complot, M. Romeuf et M. De Lannoy ne l'avaient pas cru invraisemblable, puisqu'ils ont déclaré à l'audience que le récit en avait rassuré leur conscience. Mais il était purement imaginaire. H. V.



UN INCENDIE SOUS LA GLACE A CHICAGO

Photographie communiquée par M^{me} L'Eplattenter.

Cette curieuse photographie fut prise au cours d'un violent incendie qui détruisit, récemment, à Chicago, un immeuble entier. Elle frappe d'abord par le pittoresque du spectacle : cette maison dont l'intérieur est en flammes encore, tandis qu'au dehors, par un froid intense, l'eau dont l'inondent les pompiers se congèle sur les murs, autour même des manches d'incendie, c'est un contraste peu banal.

A l'examen, on découvre même, au milieu de l'image, un détail qui ne peut manquer d'intéresser les autorités auxquelles incombe le service d'incendie. C'est ce haut pylône de métal,

qui supporte une colonne montante d'eau, un tuyau de pompe, et qui permet d'arroser efficacement jusqu'aux étages les plus élevés de l'immeuble à défendre. C'est un dispositif qui nous paraît nouveau, très ingénieux, qui a le mérite de ne pas exposer, comme le fait l'échelle à coulisses, la vie des pompiers et qui, sans doute, doit rendre de précieux services dans la lutte contre le feu. Car c'est souvent faute de pouvoir atteindre, avec la lance, jusqu'au toit de l'édifice en flammes qu'on doit se résigner à laisser brûler toute une maison, se bornant, comme on dit, à « faire la part du feu ».

UNE CURIEUSE DÉCOUVERTE

LA PHOTOGRAPHIE EN RELIEF ET SANS OBJECTIF

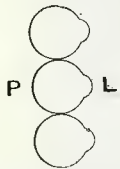
M. Lippmann, membre de l'Institut, à qui l'on doit une série de travaux remarquables sur la lumière — dont le fameux procédé de photographie en couleurs dit « des interférences » — vient de communiquer à l'Académie des sciences les premiers résultats d'une méthode extrêmement ingénieuse qui paraît devoir marquer une évolution considérable, presque inespérée, de l'art photographique.

Actuellement, la photographie d'un paysage nous le fait voir d'un point unique, et sous l'angle embrassé par l'objectif. De quelque façon que nous regardions l'épreuve, le panorama est immuable ; nous chercherions en vain la succession de perspectives que nous offre le paysage représenté, quand nous le parcourons du regard. En outre, le relief que nous apercevons dans une photographie est fort imparfait, souvent faux. Il semble résulter plutôt d'une association d'idées que d'un phénomène de vision directe. Dans certaines positions, deux boules voisines identiques, dont une vue stéréoscopique nous donne une idée exacte, nous apparaîtront de grosseur différente sur une photographie ordinaire.

M. Lippmann a trouvé le moyen d'obtenir un positif sur verre donnant en vision directe la sensation de relief propre aux vues stéréoscopiques. Et, non seulement, il nous la donne plus exacte, mais, chose que l'on n'avait réalisée jusqu'ici avec aucun instrument, la perspective change suivant l'angle sous lequel on regarde le cliché : l'œil peut donc voir, suivre, détailler, un panorama tel qu'il se déroule dans la nature. Enfin, détail amusant, le cliché s'obtient sans objectif et sans chambre noire, on pourrait presque dire : sans appareil photographique. La plaque étant mise dans un châssis ordinaire, on tient ce châssis devant le paysage, on lève le rideau... et, « ça y est ».

Pour arriver à ce résultat fantastique, M. Lippmann emploie comme plaque une pellicule de collodion gaufrée sur ses deux faces, de façon à former un réseau d'hémisphères microscopiques (environ 25 par millimètre carré), placés vis-à-vis les uns des autres. Voilà tout le procédé.

D'un côté, chaque hémisphère ou lentille de collodion L



forme un petit objectif grandangulaire ; l'hémisphère d'en face P, qui a un rayon de courbure plus grand, et qui est recouvert d'une couche sensible, représente une plaque dont la courbure assure une mise au point rigoureusement exacte sur toute sa surface (ce que l'on n'obtient pas sur une plaque plate). Chaque groupe de deux lentilles constitue ainsi une petite chambre noire, et le segment de collodion qui sépare deux de ces cellules est noir, de façon à empêcher les rayons lumineux très obliques de passer de l'une dans l'autre.

La pellicule peut donc être assimilée à un « damier » de chambres noires ou d'yeux (cristallin et rétine) qui rappelle le réseau d'yeux multiples formant l'organe de vision des coléoptères.

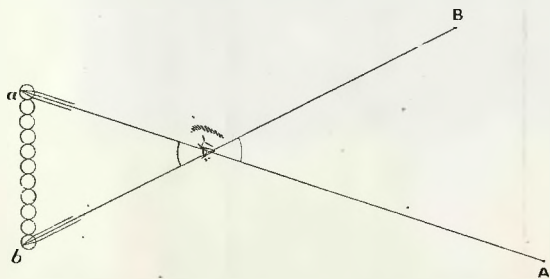
Voyons maintenant comment se forme l'image d'un objet, et comment elle se reproduit dans notre œil quand nous regarderons le cliché.

La distance focale de chaque petite lentille de collodion se réduisant à une fraction de millimètre, tous les objets sont au point à partir d'une très faible distance.

Chacune de ces petites lentilles envoie sur la fraction de plaque correspondante une image microscopique du paysage, l'image variant légèrement d'une cellule à l'autre, puisque le point de vue diffère.

Lorsque ensuite, nous regarderons le cliché par transparence, la face L tournée vers notre œil, nous ne verrons pas cette série d'images juxtaposées. En vertu de sa faculté d'accommodement, notre œil ne percevra qu'un point de chaque image, et la totalisation de ces points lui donnera une image complète. La position de chaque point aperçu variant suivant la position de l'œil, nous pourrions suivre le panorama à travers la plaque, absolument comme dans la nature, avec des points de vue divers. Et l'illusion sera d'autant plus complète que nous aurons, en même temps, des sensations de relief rigoureusement exactes.

Supposons, en effet, deux points du paysage, A, B, ayant impressionné deux cellules différentes en a et b.



Quand notre œil voit le cliché de façon à être touché par les points a et b, c'est qu'il se trouve sur le trajet du faisceau lumineux que ces points envoient à travers la lentille de collodion. Or, comme le montre notre



A. LA COUR D'ASSISES DE BORDEAUX. — Les cinq accusés des crimes de Langon, avec les dix gendarmes chargés de leur g7-de. — Phot. Sereni.

schéma, ce faisceau est la réciproque de celui qu'ont fourni A et B pour former l'image ; il marche en sens inverse en suivant exactement le même chemin. Nous voyons donc les points a et b de l'image sous le même angle que nous aurions vu les points A et B dans la nature ; nous avons dès lors l'impression exacte des situations respectives des objets et de leurs reliefs.

Cette relation subsiste pour n'importe quel point de l'image et quelle que soit la position de l'œil dont le changement nous ménage un changement de point de vue.

L'image ainsi formée est négative. On peut soit la rendre positive par simple développement, soit photographier le négatif sur une pellicule identique à celle qui le supporte lui-même.

Un seul portrait nous permettra, dès lors, de voir la personne de profil, de face et de trois quarts.

Les premiers clichés obtenus par M. Lippmann sont fort imparfaits, et notre exposé fait comprendre qu'une reproduction en gravure ne saurait donner la moindre idée de l'effet qu'ils produisent, vus par transparence. Mais le principe de la méthode est certain. La grande difficulté semble devoir être d'obtenir une couche de collodion ayant une épaisseur rigoureusement uniforme, à quelques millièmes de millimètre près ; la régularité de profondeur des cellules est indispensable à la netteté de l'image. De même il faudra un tour de main spécial pour rendre opaques les points de suture des cellules.

Le problème paraît néanmoins fort abordable, et l'on doit savoir gré à M. Lippmann d'avoir essayé d'en hâter la solution définitive, en mettant sa découverte dans le domaine public.

F. HONORÉ.

LES BANDITS DE LANGON

Bordeaux deviendrait-il la capitale des beaux procès d'assises ? L'an passé, on voyait se dérouler dans sa grande salle du palais de Justice une émouvante comédie dramatique : « l'empoisonnement de M. Cannaby. » La semaine dernière, devant les jurés de la Gironde, s'est joué le dernier acte d'un mélodrame d'Ambigu : les « Bandits de Langon » venaient répondre de l'assassinat de M. Monget, l'agent d'assurances qu'ils dévalisèrent dans leur bouge après l'avoir assommé, et dont ils allèrent ensuite jeter le cadavre à la rivière.

Il semble qu'un bon dramaturge eût choisi, pour bien varier son drame, chacun des personnages divers assis devant le jury.

Le ménage Branchery était typique. L'homme, un colosse, ancien boucher, lutteur à l'occasion, tenait, à Langon, un « café libre » où, sous sa direction, la liberté dégénérait chaque soir en licence. Hercule de foire, inintelligent, maladroit en ses réponses, trembleur, pleureur, et qui accueillait en sanglotant le verdict qui prononçait contre lui la condamnation à mort.

La femme Branchery, « Lucia », pour les clients, payait de sa personne afin d'achalander son auberge de guet-apens, et donnait à ses bonnes des leçons cliniques d'entôlage. Pas belle, mais piquante, elle amusait l'œil par sa physionomie provocante ; l'esprit ironique, le pittoresque et le cynisme de ses réparties devaient charmer les consommateurs comme ils ont diverti l'auditoire bordelais pendant son interrogatoire.

À côté d'eux, Parrot, l'assommeur, espèce de camelot de bas étage pour qui Lucia eut des bontés et qui, reconnaissant, s'efforça, à l'audience, de la sauver du bain par ses réponses. Gazol, petit contrebandier professionnel qui fut, dans l'affaire, employé seulement comme porteur de corps et qui, sur les 2.500 francs dérobés,

n'eut, pour sa part, que 10 % : 250 francs. Enfin Henriette Courrèges, la dénonciatrice, la maîtresse de Gazol, une des bonnes entôleuses du « Café de la Gare » (ainsi se nommait le repaire où M. Monget fut attiré par les charmes de Lucia).

Mais ce n'était point assez de tous ces personnages qui semblaient tirés de quelques *Mystères de Bordeaux* par un Eugène Sue girondin. Pour corser l'intérêt de cette nouvelle affaire Fualdès, un sourd-muet, témoin du crime, vint à la barre accuser les inculpés. Ce fut une incroyable déposition par gestes. L'infirme, un peu faible d'esprit et que la vue des bandits faisait trembler, mima la scène qu'il avait aperçue : le va-et-vient des personnages, la brouette qui passe, le sang qu'on étanche, etc., par gestes, il conta ce qu'il savait du drame...

Que pensera de cette muette déposition reçue sous serment la Cour de cassation ? Peut-être, la trouvera-t-elle plus théâtrale que juridique. En attendant son avis, la cour d'assises a condamné Branchery et Parrot à la peine de mort, Gazol et Lucia Branchery aux travaux forcés. On a récompensé d'un acquittement les dénonciations d'Henriette Courrèges. Si l'affaire, après cassation, revenait devant d'autres juges, ce ne sera plus que comme témoin qu'elle contera cette histoire où se mêlent « de l'or, de la boue et du sang ».

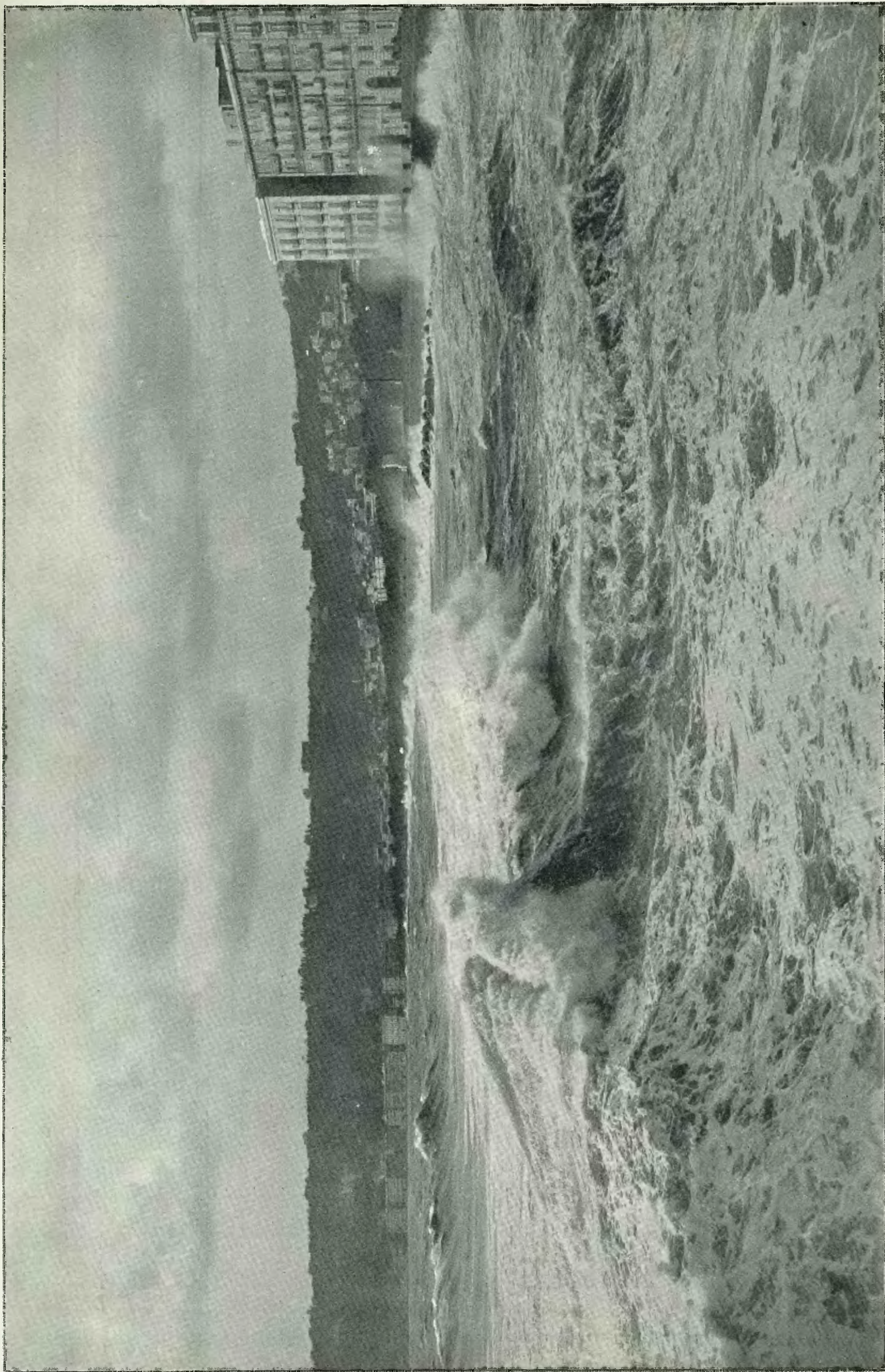
HENRI VARENNES.

M. ARCHIMBAUD PERE, DÉPUTÉ

M. Léon Archimbaud, élu le 15 septembre 1907 député de Die (Drôme), ayant été invalidé, puis envoyé à la caserne, au 140^e de ligne, à Grenoble, dans les circonstances que nous avons rapportées (numéro du 25 janvier dernier), ses électeurs viennent d'élire à sa place son père, qui jusqu'alors ne s'était jamais occupé de politique. M. Archimbaud père a pour mandat de garder le siège de Die à son fils, pour l'époque de sa libération.



M. Archimbaud père



LA BAIE DE NAPLES EN HIVER

Photographie du comte J. Romano.

Naples ! Sous un azur éternellement pur, une blanche ville étendue, paresseuse comme ses lazaroni, éventée de brises parfumées au bord d'une baie de clair saphir... C'est la vision classique que vont avoir, dans quelques semaines, les touristes printaniers, et que leurs yeux garderont jalousement. Qui en y compare pourtant la photographie que nous venons de recevoir : un ciel bas et triste ; une brume froide sur tout épandue, masquant l'horizon enchanteur ; une mer courroucée,

folle et poussant ses flots écumeux à l'assaut des rocs et des môles, jusqu'au pied des grands caravansérails à présent déserts, — la mer sauvage de Bretagne. Cette vue fut prise tout récemment et montre que le doux golfe qui baigne Naples et Pro-cida, Castellamare et Sorrente, a aussi ses colères. Il est vrai que l'auteur du cliché nous l'a envoyé comme une chose rare, intéressante par sa rareté même.

LES LIVRES ET LES ÉCRIVAINS

Romans.

Un écrivain de talent, Albert Derize, a, dans le nouveau livre de M. Henry Bordeaux : *les Yeux qui s'ouvrent* (Flon, 3 fr. 50), épousé par amour une gentille héritière de province. La jolie M^{me} Derize fait une honnête petite femme et une bonne petite maman, mais son esprit, trop paresseux, s'adapte difficilement ou plutôt ne s'adapte pas du tout à l'esprit, constamment entraîné, du grand homme. Dans les musées où son mari la promène, devant les chefs-d'œuvre qu'on lui montre, elle dit des choses vaines et sottes à faire pleurer. Après peu d'années, l'écrivain, découragé, presque haineux, confie ses déceptions à un journal intime où, entre autres choses, il écrit qu'« une jeune fille qui n'est pas décidée à développer son intelligence, n'a pas le droit d'accepter la demande en mariage d'un homme de valeur ». C'est là un jugement contre lequel il y aurait beaucoup à dire et dont il faut laisser la responsabilité à son auteur. Au reste, Derize a rencontré une intelligente et séduisante créature, Anne de Serizy, qui aime jadis l'écrivain et qui sait, aujourd'hui, le comprendre. Ils se voient et se revoient, ce qui n'est déjà pas prudent. Mais, aussi, ils s'écrivent, ce qui est beaucoup plus dangereux. Une lettre égarée tombe entre les mains de M^{me} Derize. Explication rapide et cruelle entre les deux époux, puis instance en séparation, car les principes de M^{me} Derize ne lui permettent ni de transiger, ni de pardonner. Aurons-nous un beau divorce ? Non. Le journal où Derize a formulé ses griefs tombe dans les mains de l'épouse outragée et la jeune femme lit ces notes douloureuses avec des « yeux qui s'ouvrent ». M^{me} Derize reçoit un choc profond qui la bouleverse et la transforme. Désormais, son parti est pris. Courageusement, noblement, elle se met à la tâche et accomplit, avec une énergie insoupçonnée d'elle-même, la reconstruction de son foyer détruit. Elle reprend son mari, elle reprend son bonheur et devient, pour l'écrivain, la compagne intelligente, rêvée, exceptionnelle. Nous avouerons qu'une transformation aussi prompte et aussi radicale nous a un peu surpris. Mais qu'importe ! M. Henry Bordeaux a peut-être raison de compter, pour accomplir des miracles, sur les ressources infinies de l'âme humaine, et son livre, qui donne à chacun la responsabilité de son bonheur, contient une bienfaisante leçon.

M. Joseph Dupont, commis d'ordre au ministère de la Justice, était une chose grise, discrète, muette, indifférente, un être terne, effacé, immobilisé, lorsque, ayant hérité soudain d'une fortune, il se laisse vendre une automobile. Cela se passait en 1895. Or, ces derniers temps, le même Dupont ayant été rencontré par quelqu'un qui l'avait connu jadis dans sa vie d'employé, apparut transformé moralement et physiquement au point d'être tout à fait méconnaissable. Le chétif Dupont Joseph était devenu *Monsieur Dupont chauffeur*, c'est-à-dire un personnage réjoui, exubérant, truculent, sanguinaire, un Tartarin-Dupont qui, pour s'être assis derrière un volant, pour avoir foulé des pédales et maltraité des leviers, regardait maintenant l'univers, comme le héros, plus modeste, de Daudet, contemplant la cime du Mont-Blanc. Ajoutons que cette aventure nous est certifiée authentique par M. Henry Kistmaeckers (Fasquelle, 3 fr. 50), qui écrit, sur l'automobilisme, de la plus amusante façon.

On ne fait presque plus le roman rétrospectif. Ce n'est pas que le genre soit décidément abandonné. Diverses tentatives nous prouvent au contraire que des écrivains, lassés d'approfondir les psychologies contemporaines, rendraient volontiers à l'étude des âmes d'autrefois. Seulement, on hésite, on tâtonne, on cherche un procédé de travail et une forme, car on ne peut songer à reprendre, sans le transformer, un genre dont on abusa et dont le public s'est désaffectionné. Le roman rétrospectif doit, à notre avis, s'il veut revenir en faveur et « renaître » brillamment, être documenté avec autant de patience et de scrupule qu'un véritable livre d'histoire. Dans cet ordre d'idées, M. Maurice Maindron et M. Emile Gebhart ont ouvert la bonne voie. Et il nous faut bien recon-

naître que les trois romans rétrospectifs qui — très exceptionnellement — se sont réunis dans les vitrines des libraires en moins de quinze jours sont également inspirés du souci des reconstitutions exactes et minutieuses. L'un de ces volumes, la *Papesse Jeanne*, est la traduction, par MM. A. Jarry et J. Saltas (Fasquelle, 3 fr. 50), d'un ouvrage de l'écrivain grec Emm. Rhodès. La papesse Jeanne, dont, pendant trop longtemps, de graves historiens ont pris la peine de disputer l'existence, a donné lieu, tant au théâtre que dans le domaine du roman et de la poésie, à une littérature considérable. Et, sans doute, bien que le sujet soit passablement fatigué, ce ne sera pas le livre de M. Rhodès qui, le dernier, mettra en scène le personnage et sa légende. Dans *le Lion triomphant* (Ambert, 3 fr. 50), M. Gabriel Gérin nous dit, à la façon des chroniques du treizième siècle, la lutte de la bourgeoisie lyonnaise contre les chanoines de Saint-Just, de la Cité contre le Clôître. Le document abonde et dénote le scrupule d'un long travail préparatoire. Mais peut-être n'est-il pas suffisamment assoupli et fondu dans le récit et pèse-t-il parfois un peu trop sur le dialogue, dans le premier chapitre par exemple. *Blancfleur* (Ollendorff, 3 fr. 50), que M. Tancrède Martel sous-titule : « Histoire du temps des papes à Avignon », est un noble roman de chevalerie où revit, avec beaucoup d'éclat, la période la plus tragique et la plus pittoresque du moyen âge français. Les tableaux sont composés et les personnages silhouettés avec une très habile érudition et avec un coloris dont l'auteur semble avoir emprunté le secret aux enlumineurs du quatorzième et du quinzième siècle.

D'autres romans, parmi les productions récentes, mériteraient d'être analysés en détail et nous regrettons beaucoup d'être réduits, faute de place, à les signaler tout simplement. Ce sont : *le Temps des cerises*, écrit, dans les derniers temps de sa vie, par Clovis Hugues (Delagrave, 3 fr. 50), un ouvrage dont le charme poétique est infiniment doux et prenant, et dont nous avons déjà parlé, en décembre, lors de son édition en livres d'étrangers ; *le Port d'attache* (Calmann-Lévy, 3 fr. 50), par M. Léon de Tinsseau, toujours spirituel, toujours captivant ; *la Figurante* (Calmann-Lévy, 3 fr. 50), par M. Léon Frapié, dont on sait la manière âpre, rude, narquoise, si expressive, si personnelle ; *Après le divorce* (Lemerre, 3 fr. 50), par M^{me} Marie-Anne de Bovet, élégante et fine psychologue mondaine, et *la Vendée aux genêts* (Mercure de France, 3 fr. 50), par M. Marcel Batillat qui, avec un réel talent, oppose en de romantiques paysages, l'âme du Présent à celle du Passé.

Actualités.

On a raconté dans tous les journaux de toutes les langues et à la tribune de plusieurs Parlements, les *Journées de Casablanca* et leurs péripéties tragiques. Mais nul n'avait pris encore le loisir de lier ces faits en un récit complet et méthodique. M. Georges Bourdon, qui fut le témoin direct de la plus grande part des événements de Casablanca, s'est appliqué, avec modération et impartialité, à en écrire l'histoire, et son livre vaut autant par la vérité, minutieusement contrôlée, de son information, que par son tour alerte et sa forme, si joliment pittoresque (Laffite, 3 fr. 50).

Divers.

Rien n'est plus émouvant que le carnet de combat où le commandant Semenov, de l'état-major de l'amiral Rodjestvensky, a noté, minute par minute, alors que les obus semaient partout la mort autour de lui, les phases effroyables de la bataille et *l'Agonie d'un cuirassé*. Ces pages tragiques ont été annotées et publiées par M. le commandant de Balincourt (Challamel, 2 fr. 50), à qui nous devons l'excellent répertoire des *Flottes de combat* (Berger-Levrault, 5 fr.) mis au courant, chaque année, dans une édition nouvelle.

Mentionnons : *les Actualités scientifiques*, tome V (Schleicher, 3 fr. 50), par M. Max de Nansouty, qui a traité notamment, avec sa compétence connue et son habituelle clarté, le problème de la photographie en couleurs et de la téléphotographie ; *Musée ostéologique*, étude de la faune quaternaire, deux forts volumes (Schleicher, 24 fr.), où M. Ed. Hue, médecin-vétérinaire, nous donne, en superbes planches (2.187 figures originales) dessinées d'après nature, la série complète des principaux ossements de 41 mammifères ; *le Solfège aux Brevets de capacité* (Libr. Quantin), par X...

LES THÉÂTRES

Le succès de *la Femme nue* à la Renaissance a pris les proportions d'un triomphe. Simplicité du sujet — un peintre de talent épouse son modèle qui fut la compagne de ses mauvais jours, puis se lasse d'elle et, non sans lui conserver quelque reconnaissance affective, la quitte pour une mondaine riche et titrée — complexité, finesse et profondeur des sentiments, intensité de l'expression, pureté de la forme, tout apparente cette œuvre aux chefs-d'œuvre du théâtre contemporain et du théâtre de tous les temps. Et les applaudissements du public ratifient l'admiration des lettrés. Il faut ajouter que les artistes de la Renaissance — M. Guity et M^{me} Berthe Bady, M^{me} Andrée Mégard, MM. Bour et A. Dubosc en tête d'une troupe nombreuse — interprètent l'œuvre de M. H. Bataille avec une perfection au-dessus de tous les éloges.

Ramuntcho — le roman — dépouillé de ses descriptions évocatrices, de sa puissance suggestive de sensations et d'impressions et de tous les sortilèges de son style, reste une idylle rustique qui se termine en élégie, en élégie poignante. M. Pierre Loti n'a gardé et transcrit pour l'Odéon que les lignes élémentaires de son roman, et M. Antoine a tâché de les réenvelopper, dans son théâtre, de toute l'atmosphère des pays basques. Il y a réussi, autant qu'il était matériellement possible, grâce aux décors merveilleux — le mot n'est pas excessif — de M. Lucien Jusseume, à la musique chantante, pittoresque, « lumineuse », de M. Gabriel Pierné, et à tout ce que son ingéniosité personnelle lui a fait mettre, en scène, de mouvement et de vie. Des pelotaris, des chanteurs, des danseuses — même des bœufs, et un chat ! — du « pays », accentuent les notes de couleur locale, et font de *Ramuntcho* un spectacle étrangement intéressant. A peine est-il besoin d'ajouter que l'interprétation est excellente, avec M^{mes} Sylvie, Dux et Grumbach, MM. Alexandre, Vargas, Bernard, Mosnier, Maupré, Rollan, etc.

M. Huguenet entre à la Comédie-Française à dater du 1^{er} janvier 1909. Les amateurs de théâtre s'en réjouiront et pour



M. Félix Huguenet.

M. Huguenet et pour la Comédie-Française. Après de nombreuses et longues tournées en province et à l'étranger, après avoir chanté l'opérette aux Bouffes-Parisiens, cet excellent comédien, qui, à cinquante ans d'âge, compte trente-deux ans de carrière, s'était fait depuis quelque temps une place en vue parmi les tout premiers sur les théâtres du boulevard, grâce à ses créations dans *la Carrière*, *Madame Sans-Gêne*, *la Robe rouge*, *le Secret de Polichinelle*, *l'Enfant chérie*, *les Passagères*. L'autorité de son jeu, plein de naturel, de finesse et de bonhomie, s'exercera admirablement à la Comédie dans le répertoire moderne ; son interprétation des classiques, quand il les abordera, ne peut manquer d'être extrêmement intéressante. M. Huguenet entre à la Comédie-Fran-

çaise comme pensionnaire, selon la règle, mais avec une garantie d'appointements assez élevés et la promesse d'être, au bout d'un an, nommé, très exceptionnellement, sociétaire à dix douzièmes, les deux douzièmes restants devant lui être successivement attribués au cours des deux années suivantes.

LE LIEUTENANT CRÉMADELLS

Tous nos vaillants soldats morts au Maroc ne sont pas tombés sous les balles de l'ennemi, il en est aussi qui, éprouvés par les fatigues de la campagne, ont succombé à la maladie. Au nombre de ceux-ci, il convient de citer le lieutenant Crémadells, du 1^{er} tirailleurs, dont les obsèques ont eu lieu récemment à Châlons-sur-Marne. Ce jeune officier de vingt-quatre ans décéda, rappelons-le, à Casablanca, le 2 janvier,



Le lieutenant Crémadells. — Ph. Letrouvet et Lalouette.

alors que sa compagnie coopérait, pendant le sauvetage de l'équipage, à la protection du transport *Nive*, échoué à 200 mètres de la côte.

Elève au Prytanée militaire de la Flèche depuis l'âge de dix ans, après la mort de son père, le capitaine Crémadells, du 75^e d'infanterie, il était sorti le treizième de Saint-Cyr, en 1904. Envoyé à Casablanca, il avait accueilli, plein d'enthousiasme, l'ordre de départ. Le lieutenant Crémadells faisait partie de la reconnaissance qui, le 4 octobre, retrouva près de la ferme Alvarez, le corps de M. Kunzer, assassiné par des indigènes, et un document photographique publié par *L'Illustration* du 9 novembre 1907 le montre à côté d'un de ses tirailleurs, au moment de la funèbre découverte.

DOCUMENTS et INFORMATIONS

LA FRANCE QUI TREMBLE.

La France est un pays qui jouit d'une stabilité de sol considérable. Pourtant, elle connaît les tremblements de terre. M. Bigourdan le rappelait l'autre jour à l'Académie des Sciences, en indiquant quels sont, chez nous, les centres principaux de ces mouvements.

Deux centres l'emportent sur tous les autres par l'importance : ce sont les Alpes et les Pyrénées. C'est de ces deux massifs que partent les commotions les plus vives. Puis viennent trois centres moins importants : la Bretagne, le Jura et les Vosges. Avec les Vosges, il faut compter la vallée du Rhin, qui est un effondrement entre deux surélévations, et d'où partent souvent des secousses. Enfin, dans le Nord, il y a un dernier centre, la région de Douai.

Il conviendrait que, dans chacun de ces centres de tremblement, il y eût une station sismique. Les Pyrénées ont la leur au Pic de midi (et non du Midi comme on le dit sans cesse) ; mais il serait bon d'en ajouter deux autres : à Abbazia, à l'ouest, et, par exemple, à Perpignan, à l'est. Dans les Alpes, il y a la station de Grenoble ; mais ce n'est pas assez pour ce centre ; il faudrait deux stations encore, à Nice et Marseille ; on devrait en installer une aussi à Besançon qui compléterait l'organisation de la région alpine et surveillerait la conduite du Jura et des Vosges. Dans la Bretagne, il faudrait une station à Rennes ; et pour le nord, une station à Lille rendrait de grands services.

Ainsi organisé, le service sismologique de France recueillerait beaucoup de documents intéressants, bien qu'en réalité la France ait le sol peu mobile.

LA FORTUNE FRANÇAISE EN ORIENT.

Il n'est pas sans intérêt, au moment où la question d'Orient soulève de nouveaux conflits diplomatiques, de connaître l'évaluation approximative de la fortune française dans l'empire ottoman. A ce sujet, des récents rapports consulaires adressés à notre ministre des Affaires étrangères et des documents résumés dans l'ouvrage de M. Albéric Cahuet : (*la Question d'Orient dans l'histoire contemporaine* — Dujarric, 4 fr.), il résulte que :

1° En Turquie d'Europe : les maisons de commerce françaises sont nombreuses et importantes. A Constantinople, il y en a soixante, qui s'occupent d'importations, nouveautés, produits alimentaires, etc. A Salonique, dont on a tant parlé ces jours-ci, et qui est le point de direction de l'influence autrichienne, il y a cinq maisons françaises, dont une librairie, une boulangerie et trois maisons exportant des peaux et des céréales. Les propriétés françaises valent 12 millions. La Banque Ottomane, la Banque de Salonique, les entreprises de construction des ports, les chemins de fer, les mines et l'industrie ont absorbé des capitaux assez considérables et qui se décomposent ainsi : crédit et banques : 65 millions ; navigation : 31 millions ; chemins de fer : 159 millions ; mines et industrie : 28 millions ; divers : 7 millions. Le chiffre global de la fortune française en Turquie d'Europe représente 318 millions environ.

2° En Turquie d'Asie : les capitaux réunis par les maisons de commerce françaises dépassent 30 millions de francs. Sur ce chiffre, 22.500.000 sont absorbés par les quarante-cinq maisons françaises de Smyrne. Les maisons françaises en Palestine, tout aussi nombreuses, mettent en œuvre des capitaux beaucoup moins importants. Les propriétés françaises sont estimées 54 millions, et les biens des communautés religieuses entrent dans ce chiffre pour plus d'un tiers. Ces biens de nos nationaux se trouvent disséminés sur tout le territoire asiatique de l'empire ottoman, mais on les rencontre principalement dans la Palestine et dans la circonscription de Smyrne, qui restent, comme pour le commerce, les deux grands centres d'influence de nos capitaux.

Le crédit et les banques absorbent 8 millions de capitaux français ; la navigation : 20 millions ; les chemins de fer : 202 millions ; les mines et l'industrie : 40 millions ; divers : 7 millions. Ce qui donne un ensemble de 360 millions.

Le chiffre global de la fortune française dans l'empire ottoman, Europe et Asie, s'élève donc à près de 700 millions. Et ce beau patrimoine économique suffirait, en dehors de nos traditions diplomatiques et des considérations de la politique générale, à justifier l'extrême attention avec laquelle notre pays suit les destinées de « l'homme malade ».

LES MICROBES A LA CASERNE.

Nous indiquions récemment que la propagation des germes pathologiques dans les bâtiments militaires provient plus souvent de la négligence des hommes que de la mauvaise tenue des locaux. Un correspondant nous envoie une photographie choisie parmi beaucoup d'autres semblables prises dans la région de l'Est. Pendant que l'on procède au reblanchissage des chambres avec un lait de chaux, les



Dom Manuel II en uniforme de généralissime.

Première photographie du nouveau roi de Portugal depuis son avènement. — Cliché Benoliel.

fournitures de literie et les paquetages sont descendus dans les cours et prennent un bain de soleil.

Cette simple image indique avec quelle ponctualité nos officiers assurent l'exécution des mesures d'hygiène prescrites par les règlements.

L'INFLUENCE DE L'ANNÉE 1907 SUR LES ANIMAUX.

L'année 1907, dont on se rappelle les basses températures du printemps et de l'été, a eu, sur certains animaux et quelques végétaux, une influence aussi fâcheuse que sur l'espèce humaine.

Dans une communication faite à la Société zoologique, M. Xavier Raspail note que la mortalité des lièvres a été très élevée à la fin de l'hiver ; et que les lapins de garenne ont, en grand nombre, succombé à la tuberculose coccidienne du foie. Dans

beaucoup de localités, les premières couvées de perdrix ont presque toutes manqué. Les insectes eux-mêmes ont été fortement atteints. Certains papillons ont fait complètement défaut, et les hannetons, dont c'était l'année de grande reproduction, ont passé presque inaperçus.

Enfin M. Raspail a constaté la rareté, sinon la suppression du chant, chez certaines espèces d'oiseaux, pendant la période de leurs amours.

Ainsi le rossignol, qui se faisait encore un peu entendre dans la journée, ne chantait plus les nuits de ses délicieuses roulades, même en pleine période d'incubation. Le rouge-queue de muraille, à la voix harmonieuse, est resté absolument muet ; et la fauvette des jardins s'est fait à peine entendre. De même le pinson a à peine révélé sa présence.

Enfin l'alouette, dont le travailleur des champs aime à suivre le chant aérien, s'est également tue durant toute la période de ses amours.

LES HÔTELS DU TOURING-CLUB.

Dans un de nos récents articles « En voyage » (publiés dans les pages d'annonces), nous disions que la remise de 10 % consentie par certains hôteliers aux membres du Touring-Club est imposée par l'administration de cette association aux hôtels qu'elle patronne.

M. Baillif, président du Touring-Club, nous écrit à cette occasion :

« En aucun cas, la remise faite ou non n'a déterminé notre choix ; seul l'intérêt de nos sociétaires fixe celui-ci.

» Deux règles ont présidé au choix de nos hôtels :

» 1° Prendre partout et toujours le meilleur : cet hôtel est mentionné dans l'annuaire par une étoile en regard de son nom, qu'il fasse ou ne fasse pas la remise de 10 % ;

» 2° Si l'hôtel trouve intérêt à faire cette remise pour attirer plus particulièrement la clientèle, le nom de l'hôtel est alors suivi de la mention : 10 %.

Notre erreur s'explique par les varia-

tions successives d'une formule de l'annuaire où on lisait encore en 1897 : « Nous exigeons des hôteliers, en échange de notre recommandation gratuite, une remise de 10 % en faveur de nos sociétaires. »

Nous sommes heureux d'avoir provoqué une affirmation de principe qui fera cesser toute fausse interprétation et qui nous offre une nouvelle occasion de rendre à l'œuvre du Touring-Club l'hommage qu'elle mérite, en dépit des légères critiques que peut appeler parfois une administration de cette importance.

LE PRINCE ITO.

Au cours de l'article consacré, dans notre dernier numéro, au séjour du prince héritier de Corée au Japon, le résident général du Japon à Séoul est désigné sous le titre de « marquis Ito ». C'est une erreur de plume. L'éminent diplomate qui fut longtemps connu sous ce titre, et qui l'a illustré, a été créé, depuis lors, prince Ito, en récompense de ses services.

LE ROI DOM MANUEL

« Encore sans expérience, ni science politique, je me remets entre vos mains. Je compte sur votre patriotisme et votre sagesse pour me seconder dans l'accomplissement de ma tâche. »

Telles furent les premières paroles du jeune roi Dom Manuel au Conseil d'Etat réuni le lendemain du terrible drame où il avait vu tomber près de lui, sous les coups des assassins, son père et son frère tendrement chéri.

De fait, l'infant Manuel, duc de Béja, n'avait point reçu l'éducation qu'on doit donner au futur héritier d'un trône. Il avait, cependant, fait de bonnes études. On en put constater les heureux résultats dans les examens publics qu'il subit, au palais, en présence du roi, de la reine, devant une commission non suspecte de complaisance, à chacune des étapes importantes de son instruction. Mais son seul rêve était de devenir un bon officier de la marine portugaise, le plus zélé de tous, le plus amoureux de son métier. Le premier uniforme qu'on lui vit fut celui des marins, la vareuse de laine noire, avec le grand col à lisérés blancs.

Le voilà roi, avant dix-neuf ans, et généralissime, et dans les plus grandes cérémonies officielles, on ne le verra plus que sous la tenue solennelle où il est représenté ici pour la première fois, la poitrine barrée du « cordon des Ordres ».

Les premiers actes qui ont inauguré son règne sont d'un heureux augure. Dom Manuel II sera un roi libéral, il faut le souhaiter, pour lui et pour son pays. Il a juré de ne jamais songer à rétablir la dictature, le régime odieux qui a été si funeste aux siens, — et l'on peut se fier à un serment prononcé dans des circonstances aussi douloureuses, par un jeune prince dont les yeux étaient encore remplis d'atroces visions.

A peine le nouveau ministère était-il constitué, que le roi déclarait, dans une lettre au président du conseil, l'amiral Ferreira d'Amaral, que, par respect pour les prérogatives du Parlement, il avait résolu de n'utiliser aucune des ressources de la liste civile avant que les Cortès aient fixé les sommes attribuées à la maison royale.

D'autre part, Dom Manuel avait un beau geste de clémence qui, à lui seul, méritait de lui concilier d'un coup le respect, la sympathie même de ses adversaires : en même temps qu'étaient remis en liberté les prisonniers politiques, il demandait au Conseil d'Etat de se réunir sans délai pour examiner la question d'une amnistie à accorder aux marins du *Dom Carlos* et du *Vasco-de-Gama*, condamnés pour s'être révoltés, en 1906, et qui, depuis cette époque, étaient déportés à Angola. « C'est ma plus vive aspiration, disait-il dans l'exposé des motifs du décret, de commencer mon règne par l'usage de la prérogative de pardonner, que la constitution m'octroie. » La grâce est à présent signée.

Enfin, le libéralisme du nouveau gouvernement s'est affirmé jusqu'à permettre même les manifestations de sympathie sur les tombes des régicides, aujourd'hui couvertes de fleurs à brassées, et quotidiennement visitées par des foules d'amis. Si, à ce prix, Dom Manuel II ne conquerrait pas la popularité, ce serait à désespérer, en vérité, pour un roi, de désarmer jamais les haines politiques.



L'aération de la literie et des paquetages dans la cour d'une caserne. — Phot. Ryner.

LA COURSE NEW-YORK—PARIS

(Voir notre gravure de double page.)

Les trois voitures formant l'avant-garde des concurrents de la course New-York—Paris ont quitté Chicago; la Motobloc y est arrivée en excellente condition, et l'on y attend la Protos qui semble s'obstiner à mettre en pratique le vieux proverbe : Qui va piano va sano.

Les documents aujourd'hui parvenus prouvent que les télégrammes n'exagéraient point les difficultés de la route. Notre photographie montre de dévoués sportsmen d'Albany allant à la rencontre des voyageurs pour leur tracer un sillon dans la neige; le simple rapprochement de cet épisode et de celui que traduisit avec tant de verve notre dessinateur Scott, suffit pour nous donner une sensation précise de l'aspect qu'offrent, en cette saison, certaines « routes » du nouveau monde, et des charmes qu'elles réservent aux chauffeurs.

UN HIPPODROME SOUS LA NEIGE

La maussade journée de dimanche dernier, à tout instant coupée d'averses de neige, a montré aux fidèles des courses, leur joli hippodrome d'Auteuil sous un aspect assez inusité.

Au moment où la cloche tintait pour la première épreuve, les blancs flocons commençaient à tomber, énormes, pressés. En un clin d'œil, la pelouse, la piste, furent ouatées d'une molle couche. Quand fut couru le *Military*, le *Prix de Tananarive*, le



LA COURSE NEW-YORK—PARIS. — Sportsmen d'Albany déblayant la route pour les concurrents.



AUTEUIL SOUS LA NEIGE. — Le passage des concurrents du « Military » devant les tribunes.

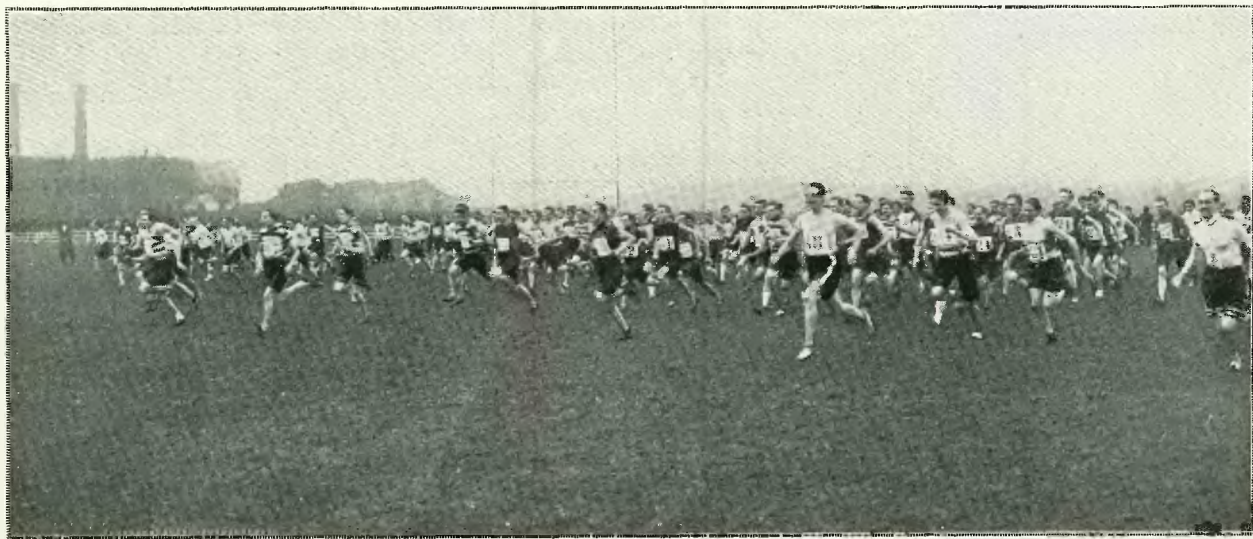
champ entier était poudré à frimas. La course, d'ailleurs, n'en fut pas moins brillante. Mais qu'on était donc loin des grandes journées de juin, où les casaques, les toques versicolores des jockeys, chantent si joyeusement au grand soleil, sur les verdure des pelouses et des bois !

UN CHAMPIONNAT DE CROSS-COUNTRY

Dimanche dernier se disputait, à Colombes, le vingtième championnat de France de cross-country. Les concurrents n'auraient pu redouter un temps pire que celui qu'il faisait ce jour-là : un ciel noir, sans cesse menaçant, d'où, à tout instant, s'abattait une neige fondante, molle, qui détrempait en une boue lourde et prenante aux pieds les terrains de la piste. La course a été terriblement rude.

Au coup de pistolet du starter, plus de cent cinquante coureurs agiles, résolus, s'élançaient dans la carrière.

Ils repassèrent, pour la plupart, devant les tribunes, après une première boucle dans la campagne. Puis, au second tour, un peloton de trois coureurs apparut, précédant le beaucoup tout le lot, encore nombreux, de leurs émules. C'étaient Fayollat, Keyser et Ragueneau. En quelques minutes, Keyser passait la ligne d'arrivée, suivi de Fayollat. Mais en quel état ! la photographie parle assez pour éviter toute description : rendus, époumonés, flageolant sur leurs jambes, le premier se comprimant du poing le cœur, le second, la figure grimaçante, convulsée, horribles à voir tous deux. Et ils tombèrent, inertes, dès qu'ils eurent passé le but.



Le départ des 150 concurrents au stade de Colombes.

Keyser (1^{er}). Fayollat (2^e).

Une victoire péniblement disputée.